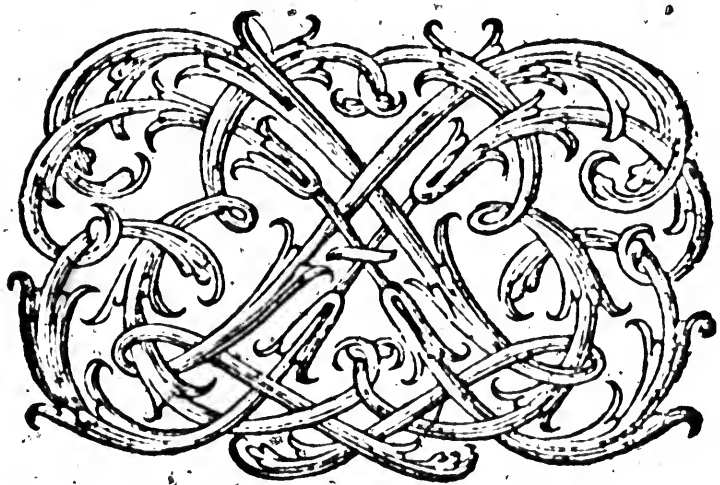
DISCOVRS PHYSIQVE DE LA PAROLE.

DEDIE' AV ROY.



A PARIS,
Chez FLORENTIN LAMBERT, ruë
ſaint Jacques, vis-à-vis S. Yves,
à l'Image ſaint Paul.

M. DC. LXVIII.
Avec Privilege du Roy.

AV ROY.

SIRE,

Ce Diſcours eſt la ſuitte de quelques autres, qui ont dé-ja paru dans le Public, ſous l'Auguſte Nom de VÔTRE MAJESTÉ.

Ie crus luy devoir offrir la premiere Partie de cet Ouvrage, parce que m'étant proposé dans le commencement, de faire considerer à chacun ce qu'il est, il me sembloit que VÔTRE MAJESTE' *devoit trouver en cette consideration plus de plaisir que tous les autres hommes. I'ay les mêmes raisons de luy presenter encor celle-cy, où je traitte, non-plus de la connoissance de soy-méme, mais du moyen de connoître les autres, & d'en étre connu; je fais voir que cemoyen est la Parole, j'en explique tous les effets, & pour en mieux découvrir les causes, je recherche avec soin tout ce qu'elle emprunte du Corps,*

ou de l'Ame. Ces causes, SIRE, sont si belles en VÔTRE MAJESTE', *que vous aurez sans doute une incroyable satisfaction à les examiner; sur tout, je suis persuadé que vous en aurez plus que personne, à considerer les effets de la Parole; vous verrez que c'est elle qui produit ce que vous aimez le plus, je veux dire la gloire, & vous reconnoîtrez que vous luy devez cet éclat, qui fait briller* VÔTRE MAJESTE' *pardessus toutes les Puissances de la Terre. C'est par elle, SIRE, que vous expliquez ces genereuses Pensées, qui vont toutes à nôtre felicité; & c'est par elle que Vous avez achevé ces grandes*

choſes qui font dire à toutes les Nations, que Vous étes le plus grand Prince qui fut jamais. Ie ſçay bien, SIRE, qu'on n'admire pas moins en VÔTRE MAJESTE', *le pouvoir qu'Elle a de ſe taire, que la facilité qu'Elle a de parler; je ſçay, dis-je, que le pouvoir qu'Elle a de ſe taire, eſt une des raiſons qui font tant parler d'Elle. Mais je ſçay bien auſſi que le ſecret, tout favorable qu'il eſt aux grands deſſeins, ne ſçauroit ſeul les faire reuſſir, & que ſi* VÔTRE MAJESTE' *s'en eſt utilement ſervie dans tous les Projets qu'Elle a faits pour nôtre bonheur, jamais Elle n'en auroit obtenu l'execution, ſi Elle n'avoit*

employé la Parole ; il a falu donner des ordres pour cela. Veritablement, SIRE, Vous les ſçavez donner en Prince qui n'a beſoin que de ſoy-méme pour mediter & pour reſoudre, Vous ſçavez ſeul, pourquoy Vous les donnez, & ceux qui les reçoivent, ne connoiſſent ſouvent la belle fin que V. M. *ſe propoſe, que dans le moment qui l'a fait reüſſir. Que la gloire eſt belle, quand on ſe la doit ainſi toute entiere ! & que celle de* VÔTRE MAJESTE *me paroit pure ! D'autres qui n'ont que la puiſſance en partage, s'entendent loüer de cent evenemens, où leur conduite n'a point de part ; on trouve toûjours pour eux des pa-*

roles. Mais toutes les actions de VÔTRE MAIESTÉ, *sont tellement au dessus de ce qu'on en peut dire, que ceux à qui la louange couste le moins, se plaignent de n'en pouvoir trouver pour les exprimer; tel a demandé dix années pour écrire ce qu'on Vous a veu faire en dix jours; & tel qui sçait qu'on a moins de peine à comparer les Heros qu'à faire leur Eloge, en a voulu chercher de semblables à* VÔTRE MAIESTÉ, *qui n'en a pû rencontrer parmy tous ceux que l'Antiquité nous propose. En effet,* SIRE, *l'on n'en connoit point de qui les passions n'ayent conduit toutes les entrepises; on*

a veu celuy que les ſiecles paſſez ont le plus vanté, ne ſuivre que les mouvemens de ſon ambition, & ſans conſiderer le repos de ſes Sujets, porter le trouble dans toute l'Aſie : au lieu, SIRE, que toute l'Europe Vous a veu jeune & victorieux, faire grace à vos Ennemis, pour donner la Paix à vos Peuples ; & maintenant encore elle voit que V. M. ne veut de tout un grand Pais ouvert à ſes Conqueſtes, que ce qu'elle a droit d'y pretendre. Cette moderation, SIRE, eſt la plus grande Vertu des Roys ; & ſur tout, elle eſt admirable dans un Prince aſſez vigilant pour ſurprendre l'ennemy dans

une ſaiſon où les plus ardens à la guerre quittent ce penible exercice, & aſſez bravé pour executer luy méme ce que les plus hardis n'oſeroient conſeiller. Qui pourroit, SIRE, avec ces qualitez arreſter Vôtre Majeſté, ſi le droit de bien ſçeance la pouvoit tenter? Mais ſes Voiſins ſe doivent raſſeurer, l'ambition ne l'a point armée, & c'eſt des mains de la Iuſtice qu'elle tient cette eſpée, qui ſoûmet les Provinces en moins de temps qu'il n'en faut pour les parcourir. Le Brabant & le Henault en peuvent rendre témoignage au reſte de la Terre; Vôtre Maieſté leur a fait connoiſtre ſes droits avant que de leur

faire

faire éprouver la force de ſes Armes; & l'on ſçait que leur revolte eſt la ſeule cauſe de ces grands Exploits, que l'Hiſtoire ne pourra jamais aſſez dignement celebrer, & pour qui la Poëſie méme, qui ſe vante de parler comme les Dieux avouë qu'elle n'a point d'expreſſions. Mais, SIRE, quand la Poëſie ne peut expliquer les effets ſurprenans de Vôtre Courage, trouvez bon que la Philoſophie ſe reprenne l'excez, & qu'avec cette liberté qui luy eſt ordinaire, elle Vous reproche d'avoir expoſé Vôtre Perſonne Sacrée, comme celle d'un ſimple Soldat. Ce reproche feroit la gloire de tout autre Prince; mais

Vous, SIRE, comment auroit-on pû Vous excuſer à la Poſterité ? ſi ce grand Cœur qui ne Vous eſt donné que pour ſoûtenir le deſtin de la France, vous avoit fait perir dans cette occaſion ; On ne peut aſſez loüer cette ardeur, qui vous fait quitter les plaiſirs au milieu de l'Hyver ; mais toute noble qu'elle êſt, on la doit blâmer, quand elle vous fait chercher les perils, & qu'elle expoſe contre des ſuiets rebelles une vie ſi pretieuſe à tant d'autres Suiets fideles. Ecoutez, SIRE, celle qui vous parle ainſi, elle a toûiours aimé les Roys, elle n'en a iamais flatté, & comme elle n'en connoit point de plus grand

que Vous, elle ne peut dans le temps qu'elle veut expliquer ce que c'eſt que la Parole, en faire un uſage plus utile à tout le Monde, qu'en vous diſant ce que vous devez à vôtre conſervation. I'ajoûteray, SIRE, qu'ayant à s'expliquer ſur ce ſuiet par la bouche d'un homme, elle n'en pouvoit choiſir un dont le zele fuſt égal au mien. Ie ſuis,

SIRE,

De VÔTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidele ſerviteur & ſujet,
DE CORDE MOY.

PREFACE.

I'AY proposé dans les six discours, qui ont precedé celuy-cy, le moyen de se connoître, & j'ay fait voir qu'il ne consiste qu'à discerner en soy-méme les operations de l'Ame, & celles du corps ; je propose maintenant le moyen de connoître les autres, & ce moyen est la Parole. J'explique autant qu'il m'est possible ce qu'elle est, & suivant toûjours mon premier dessein, je fais en ce discours un discernement exact de tout ce qu'elle tient de l'Ame, & de tout

ce qu'elle emprunte du Corps.

1. Pour commencer cette recherche plus ſeurement, je ne raiſonne que ſur ce que j'ay reconnu en moy-méme dans le ſixiéme diſcours, & comme ſi je n'avois encore jamais été aſſeuré, qu'il y euſt d'autres hommes que moy, je m'arréte d'abord à conſiderer s'il eſt neceſſaire, que tous les Corps que je voy ſemblables au mien, ſoient unis à des Ames comme la mienne ? me propoſant de ne le pas croire, , à moins que j'en aye des ſignes ſi évidens, qu'il ne me ſoit plus permis d'en douter ; j'examine ce que ces corps ſont de plus ſurprenant, & tant que j'en puis attribuer la cauſe à la diſpoſition de leurs organes, je penſe de-

voir asſeurer qu'ils n'ont point d'Ame : Mais apres auoir trouvé dans le ſeul arengement de certaines parties des Corps de quoy rendre raiſon du bruit, des ſons, de la difference des voix, & méme des mots que proferent les échos & les Perroquets, je ſuis enfin obligé d'admettre des Ames dans tous les Corps qui reſſemblent au mien, & de reconnoître qu'il n'eſt pas poſſible, qu'ils parlent ſi à propos qu'ils font, ſans avoir de la raiſon.

2. Dans la ſuitte ayant reconnu, que parler n'eſt en general autre choſe, que donner des ſignes de ſa penſée, j'obſerve quelques-uns de ces ſignes; les premiers que je conſidere, ſont ces mouvemens d'yeux

ou de visage, & ces cris, qui accompagnent ordinairement les differents états du corps; je remarque qu'ils sont naturellement joints aux passions, que l'ame ressent à l'occasion des changemens du corps, & que le meilleur moyen qu'on ayt de faire entendre ce qu'elle soufre, est de ne pas contraindre le visage, les yeux ny la voix; je remarque aussi que cette façon de s'expliquer est la premiere des langues, & la plus universelle, puisqu'il n'y a point de nation qui ne l'entende; Mais en méme-temps j'observe que la malice des hommes l'a renduë la plus trompeuse de toutes. Outre ces signes naturels des passions de l'ame; je découvre qu'il y en a d'autres qui ne sont que d'in-

ſtitution, par leſquels elle peut exprimer tout ce qu'elle conçoit ; je monſtre aſſez ſommairement le raport & la differẽce de quelques-uns de ces ſignes pour faire entendre tout ce que j'en veux déduire en cet endroit, & me reſervant d'en parler plus preciſément & plus à propos dans la ſuitte, je m'arreſte à conſiderer comment on peut inventer une langue ; comment un homme peut aprendre celle d'un païs où perſonne ne ſçait la ſienne ; & enfin comment les enfans aprennent à parler ; Jadmire les efforts que la raiſon fait en eux dés le premier âge, pour leur faire diſcerner la ſignification de chaque mot ; ſur tout l'ordre qu'ils ſuivent pour cela me paroit ſurprenant, en ce qu'il eſt tout

ſemblable à celuy de la Grammaire, de ſorte que voyant combien cet art imite la nature, je n'ay pas de peine à découvrir, comment ceux qui nous en ont donné des regles, les ont apriſes des enfans; Et dans toute cette diſcuſſion, je rencontre tant de nouveaux argumens, pour monſtrer la diſtinction du corps & de l'ame, qu'il ne me ſemble pas, qu'on puiſſe connoiſtre aucune choſe plus évidament, que celle-là.

3. Aprés quelques reflexions ſur une verité ſi importante, je m'aplique, pour mieux connoiſtre encor ce que c'eſt que la parole, à demeſler en cet droit, tout ce qui s'y rencontre de la part du corps; je conſidere en celuy qui parle, la

maniere dont l'air entre dans ſes poulmons ; pourquoy il fait du ſon en ſortant par la trachée ? ce que les muſcles qui ſervent à ouvrir ou fermer ce conduit apportent de diverſitez au ſon ? quelles parties de la bouche ſont employées à le terminer en voix ? quelle eſt la ſcituation de chacune en ces differentes terminaiſons ? & quel eſt le changement du goſier, de la langue, des dens ou des levres dans toutes les articulations ? ce qui me fait connoiſtre autant qu'il en eſt beſoin, ce que c'eſt que la parole à ne conſiderer que le corps. J'obſerve avec la méme exactitude, l'effet que produit le ſon, dans l'oreille & dans le cerveau de celuy qui écoute ; je reconnois que c'eſt à cauſe du

raport qui eſt entre le cerveau, & les autres parties de chaque animal, qu'il peut eſtre ſi diverſement agité par les ſons differens ; & m'arreſtant principalement à conſiderer l'uſage des nerfs, qui ſe communiquent de l'oreille à toutes les parties qui ſervent à former la voix, je découvre les raiſons de pluſieurs effets qu'on trouve ſurprenans, comme de voir certains oyſeaux imiter le chant des autres, le ſon de nos inſtrumens de Muſique, & ſouvent nos paroles mémes.

4. Je tire auſſi de-là, dequoy me convaincre, que les beſtes n'ont pas beſoin d'une ame pour crier, ny pour étre émeuës par des voix, ny méme pour imiter le ſon de nos paro-

les ; & que ſi le cry de celles qui ſont d'une même eſpece, les diſpoſe à s'approcher, & fait reculer celles qui ſont d'une autre eſpece, on n'en doit chercher la cauſe que dans leur corps, & la differente conſtruction de leurs organes ; mais en même temps je reconnois que dans les hommes, le mouvement des parties qui ſervent à la voix, ou de celles qui en ſont ébranlées, eſt toûjours accompagné de quelques penſées, & que dans la parole il y a toûjours deux choſes, ſçavoir la formation de la voix, qui ne peut venir que du corps, & la ſignification ou l'idée qu'on y joint, qui ne peut étre que de la part de l'Ame.

5. Et parce que juſques-là,

je n'ay presque parlé de la voix, de l'écriture, & des signes, que pour faire connoître ce que ces trois manieres d'exprimer nos pensées, ont de commun, n'ayant pas eu besoin de marquer plûtost toutes les differences de chacune, j'observe en cét endroit trois sortes de signes, deux sortes d'écriture & deux sortes de voix : je m'arrête principalement à la derniere, au sujet de laquelle, j'acheve d'expliquer ce que l'ordre des choses precedentes, ne m'avoit pas permis d'expliquer plûtost touchant la facilité ou la difficulté, qu'on a de joindre certaines idées à certains mots lors qu'on apprend une langue; & démélant le plus exactement qu'il m'est possible, com-

ment tout cela ſe fait, je reconnois que la peine que quelques-uns ont à concevoir, ou à s'expliquer, n'eſt pas un defaut de l'Ame, & que cette merveilleuſe facilité que d'autres ont à s'exprimer, ne vient que d'une heureuſe diſpoſition du cerveau, & de toutes les parties qui ſervent à la voix ou aux mouvemens du corps.

6. A propos de quoy recherchant les cauſes phyſiques de l'éloquence; je trouve que pour être parfaite, elle exige à-la-fois deux talens, que la naiſſance ne donne jamais à une même perſonne; mais que neanmoins quand on a l'un naturellement, on peut avec l'art ſuppléer aux deffauts de l'autre; & apres avoir remarqué

que cela n'eſt pas reciproque, je dis, autant qu'il eſt permis dans un diſcours où je ne dois expliquer que les principes, d'où viennent ces deffauts, & ce qui les peut corriger ; j'examine méme ſans entrer dans la Morale, pourquoy l'Orateur doit étre homme de bien, & ce que le menſonge peut diminuer de la force ou de la grace de ſon action.

7. Enfin, ayant aſſez conſideré combien l'éloquence dépend du temperament, & comment il ſe peut corriger ou ſe perfectionner par l'exercice, j'examine ſi elle pourroit ſe rencontrer entre des Eſprits, qui ne ſeroient pas unis à des corps : ce qui m'oblige à rechercher la maniere dont ils

ſe pourroient manifeſter leurs penſées, & me fait découvrir que nos eſprits mémes auroient entr'eux une communication plus aiſée, ſi l'étroite union qu'ils ont avec le corps, ne les obligeoit indiſpenſablement à ſe ſervir des ſignes; le méme raiſonnement me fait auſſi connoître, que la peine que nous avons dans les entretiens, n'eſt pas de concevoir la penſée de ceux qui nous parlent, mais de la deméler des ſignes dont ils ſe ſervent pour l'exprimer, qui ſouvent ne luy cõviẽnent pas; d'où je conclus que la penſée d'un eſprit eſt toûjours claire à l'autre, dés qu'il la peut appercevoir; & cette verité que je diſcute autant que j'en ſuis capable, me ſert à reſoudre des

difficultez, que quelques uns ont crû ne pouvoir ſurmonter, qu'en ſe ſoûmettant à la Foy. Je ſçay bien que c'eſt d'elle qu'il faut apprendre, ſi certaine choſes ſont en effet; mais on n'a pas toûjours beſoin de ſon ſecours pour les concevoir; c'eſt à elle par exemple à nous dire, s'il y a d'autres Eſprits plus éclairez, qui ſervent à regir les nôtres. Mais quand une fois elle nous a déclaré cette verité, il me ſemble que nôtre raiſon y peut atteindre, & je penſe qu'en faiſant un peu de reflexion, ſur ce que la ſuitte de mon ſujet m'a neceſſairement obligé d'en écrire en ce livre, on trouvera qu'il eſt plus aiſé de concevoir, comment de purs Eſprits pourroient nous inſpi-

rer leurs ſentimens, que de concevoir comment un homme peut inſpirer ſes ſentimens à d'autres hommes.

J'aurois pû aller plus avant en cette recherche, mais ne m'étant propoſé que d'examiner ce qui ſert à la parole, j'ay creû devoir finir, apres avoir conſideré les diverſes manieres, dont les penſées ſe peuvent communiquer, parce que c'eſt proprement ce qu'on appelle parler : je ſouhaiterois que le diſcours que j'en ay fait, fuſt auſſi agreable aux autres, que me l'ont été les reflexions, qu'il m'a obligé de faire. J'avouë qu'elles ont fait tout mon divertiſſement pendant ces dernieres vacations ; & comme il eſt permis du moins en

ce temps-là de faire une partie de ce qu'on veut, le plaisir que j'y ay trouvé, me sollicite puissamment, à passer de même toutes les heures, où il me sera permis de me divertir. Au reste, cette matiere est si belle & si heureuse, qu'il ne faut que la proposer pour faire naître mille agreables pensées, & je ne doute point, que tous ceux qui ont plus de genie que moy, ne trouvent en ce discours mille belles choses, que je n'y ay point mises; tellement que sans vanter mon Ouvrage, je puis asseurer que plus on aura d'esprit, & plus on aura de plaisir à le lire.

FIN.

DISCOVRS DE LA PARLE.

ENTRE les Corps que je vois dans le Monde, j'en apperçois qui ſont en toutes choſes ſemblables au mien, & j'avouë que j'ay grande inclination à croire qu'ils ſont unis à des Ames comme la mienne. Mais quand je viens à conſiderer que mon Corps a tant d'operations diſtinctes de celles de mon Ame, & que tout ce qui le fait ſubſiſter ne

dépend d'elle en aucune façon; je penſe avoir, au moins ſujet de douter que ces Corps ſoient unis à des Ames, juſques à ce que j'aye examiné toutes leurs actions; je vois mêmes que ſuivant le bon ſens je ſeray obligé de croire qu'il n'y a point d'Ame en eux, s'ils ne font que les choſes, dont j'ay reconnu en moy-même que le Corps ſeul peut-être la cauſe.

Ainſi ſi je vois que les objets faſſent differentes impreſſions ſur eux par les yeux, par les oreilles, par le nez ou par l'attouchement, & ſi je les vois manger, dormir; veiller, ſe nourrir, reſpirer, marcher, & mourir; tout cela ne me doit point faire croire qu'il y ait autre choſe en eux qu'un certain

ordre d'organes & de parties, qui eſt merveilleux à la verité, mais ſi dépendant du cours & de l'arrangement du reſte de la matiere, que je l'ay reconnu en moy pour la ſeule cauſe de la nourriture, du ſommeil, de la reſpiration, & de la force que les objets ont de remuer le cerveau en tant de façons ſurprenantes.

Il eſt vray que j'ay remarqué que certaines penſées accompagnoient toûjours en moy la pluſpart des mouvemens de mes organes; mais enfin il eſt vray auſſi que par la préciſion exacte, avec laquelle j'ay diſtingué ce qu'il y avoit en toutes mes operations de la part du Corps, & de la part de l'Ame, j'ay connû manifeſtement

que quand je n'aurois que le Corps, je pourrois avoir tout ce qui me paroît dans les autres Corps qui ressemblent au mien.

Il faut donc que j'observe ces Corps de plus-prés, & que j'examine si je n'appercevray par aucune de leurs actions, qu'ils soient regis par des Ames : je vois qu'ordinairement ils sont transportez vers les lieux, où l'air me semble le plus propre à entretenir par la respiration une juste temperature dans le sang ; je vois qu'ils se reculent également des endroits où le froid en pourroit trop retarder le mouvement, & de ceux où le chaud le pourroit trop exciter ; je vois qu'ils fuïent souvent avec effort la

rencontre de beaucoup d'autres Corps, qui me paroiſſoient d'une figure, & dans un mouvement capable de les détruire; je vois auſſi qu'ils s'approchent de ceux qui leur peuvent être utiles; & toutes ces actions me paroiſſent faites avec un diſcernement, tel que je le trouve en moy quand je fais les mêmes actions.

Cependant, lors que je viens à conſiderer que j'ay reconnu par d'autres meditations, que la ſeule diſpoſition des organes eſt la cauſe de toutes ces operations en moy, je crains de trop aſſeurer, ſi j'attribuë les differens mouvemens des corps qui m'environnent à une autre cauſe, qu'au rapport qu'il y a entre leur cerveau & les objets;

& puis, tandis que je ne leur verray faire que ce qui leur eſt utile, comme de manger, de boire, de chercher le frais ou la chaleur, & tout ce qui les peut entretenir dans un état conforme à leur nature; je ne dois pas croire qu'il y ait autre choſe en eux que les organes, qui peuvent ſuffire à cela.

Mais il me ſemble que je leur vois ſouvent faire des choſes, qui ne ſe rapportent nullement à eux-mêmes ny à leur conſervation; j'en vois qui ſe commettent à d'autres Corps, dont la rencontre les doit aparament détruire; j'en vois mêmes quitter les alimens dont ils ont beſoin, & les lieux où ils ſont à couvert de tout ce qui leur peut nuire, pour courir où leur de-

ſtruction eſt preſque certaine: & cela me fait aſſez raiſonnablement preſumer, qu'ils pourroient en ces occaſions être conduits par quelque choſe de fort different d'eux-mêmes. Car quand je vois qu'ils s'approchent avec fermeté de ce qui les va détruire, & qu'ils abandonnent ce qui les pourroit conſerver, je ne puis attribuer ces effets à cette proportion mécanique qui ſe rencontre entr'eux & les objets : & comme j'ay ſouvent remarqué, que malgré la pente que mon Corps a vers certaines choſes, & que malgré la force avec laquelle ſa conſtruction luy en fait éviter d'autres, j'ay pourtant des volontez contraires à ſa diſpoſition naturelle, qui font que ſouvent il eſt tranſporté

d'une façon tout à fait differente de celle dont il le feroit, s'il ne suivoit que la disposition de ses organes & l'effort que les objets font sur luy ; j'ay peine à m'empêcher de croire, que le mouvement de tous les Corps qui ressemblent au mien, ne dépende pas d'une volonté comme la mienne.

Mais enfin je n'en sçaurois presque douter, quand je fais reflexion sur la suitte de plusieurs de leurs actions, qui n'ont aucun rapport avec ce qui les peut conserver: & sur tout, la liaison que je rencontre entre les Paroles que je leur entens proferer à tous momens, me semble demontrer qu'ils ont des pensées. Car encor que je conçoive bien qu'une pure Machine pourroit

proferer quelques paroles, je connois en même temps que si les reſſorts qui diſtribûroient le vent, ou qui feroient ouvrir les tuyaux, d'où ces voix ſortiroient, avoient un certain ordre entr'eux, iamais ils ne le pourroient changer, de ſorte que dés quela premiere voix ſeroit entenduë, celles qui auroient accoûtumé de la ſuivre, le ſeroient neceſſairement auſſi, pourveu que le vent ne manquât pas à la Machine; au lieu que les Paroles que j'entens proferer à des Corps faits comme le mien, n'ont preſque jamais la même ſuitte. J'obſerve d'ailleurs, que ces Paroles ſont les mémes dont je me voudrois ſervir pour expliquer mes penſées à d'autres ſujets, qui ſeroient capables de les conce-

voir. Enfin, plus je prens garde à l'effet que produiſent mes Paroles, quand je les profere devant ces Corps, plus il me ſemble qu'elles ſont entenduës ; & celles qu'ils proferent répondent ſi parfaitement au ſens des miennes, qu'il ne me paroît plus de ſujet de douter qu'une Ame ne faſſe en eux ce que la mienne fait en moy.

Neanmoins, ſuivant cette ferme reſolution, que j'ay faite de n'admettre rien en ma croyance que ce qui me paroîtra évidament, quand je l'auray aſſez conſideré pour ne devoir plus craindre que je me trompe ; je veux plus ſerieuſement que jamais refléchir ſur toutes les choſes qui ſervent à la Parole, puis que c'eſt le plus ſeur moyen

que j'aye de connoître si tous les Corps qui ressemblent si parfaitement au mien, sont en effet des hommes comme moy.

La premiere qui me semble digne de consideration est, qu'il y a plusieurs Corps qui peuvent causer du bruit en poussant l'air, & que ce bruit peut étre different selon que ces Corps se rencontrent diversement, ou que leurs parties sont differentes; ainsi loin d'avoir besoin de supposer qu'il y ait des Ames dans les Corps qui produisent cét effet, je connois au contraire que le bruit n'arrivant que parce que l'air est pousſé, l'on ne peut raisonnablement en attribuer la cause qu'à ce qui est capable de pousſer, c'est à dire au Corps.

Je ſçais auſſi que par le ſecours des Mecaniques on peut ſi bien ajuſter certains Corps les uns aux autres, qu'ils pourront compoſer des inſtrumens capables de rendre des ſons agreables, & méme d'imiter les chants que j'ay quelquesfois employez pour exprimer de la douleur ou de la joye.

Je connois encor, que les rochers, & d'autres Corps ſemblables peuvent faire entendre, non ſeulement des ſons comme les inſtrumens de Muſique, mais des Paroles bien articulées; je connois à la verité qu'ils ne les forment pas, & que comme ils repouſſeroient une balle à celuy qui l'auroit pouſſée vers eux, ils ne font que renvoyer

les Paroles à celuy qui les a proferées ; c'eſt à dire, qu'ils repouſſent vers luy le même air qu'il a pouſſé vers eux, ſans rien changer à cette impreſſion qui luy fait porter les Paroles ſi loin des lieux où on les prononce, lors que rien ne l'arrête.

Je conçois méme, ainſi que je l'ay dés-ja dit, que l'Art peut aller juſqu'à former une Machine, qui articuleroit des Paroles ſemblables à celles que je prononce; mais en méme temps je conçois qu'elle ne prononceroit que celles qu'on auroit eu deſſein qu'elle prononçaſt, & qu'elle les prononceroit toûjours dans le méme ordre.

Ainſi je ne dois pas legerement croire que tout ce qui

peut faire du bruit, rendre du ſon, former des voix, ou prononcer des Paroles, ait des penſées; ſur tout je dois prendre garde que l'Ouvrier admirable, à qui je dois la ſtructure de mon Corps, en a ſi mécaniquement arrangé toutes les parties, & principalement celles qui ſervent à la voix, que pour la former je n'ay pas beſoin d'avoir une Ame; les ſeuls battemens des muſcles de la poitrine & du diaphragme peuvent faire entrer l'air dans mes poulmons, ou l'en faire ſortir; & la ſeule ſituation des cartilages du larinx, diverſement changée par les petits muſcles qui ſervent à les remuër, peut étre cauſe de mille ſons aigus ou graves, doux ou aigres, perçans ou foibles, ſelon les differentes flexions

que reçoit l'air en ce paſſage.

Je dois auſſi conſiderer que ſi j'articule diverſes Paroles, ce n'eſt que parce que cét air déja ſorty de la gorge eſt diverſement agité, ſelon que les muſcles de ma langue la remuent en cét inſtant vers le haut ou vers le bas de ma bouche; ou bien parce qu'étant prés d'échaper il eſt agité ſuivant les diverſes manieres, dont mes dents ou mes levres peuvent s'appliquer les unes aux autres, par le mouvement de leurs muſcles.

Outre cela je dois conſiderer, que les muſcles, qui ſervent à remuer toutes ces parties, ne meuvent eux-mémes que ſelon que mon cerveau eſt agité, & qu'il le peut étre en mille fa-

çons differentes par les organes de l'oreille, ſans que mon Ame ait autre part à tous ces mouvemens, que d'en appercevoir les effets.

Enfin je dois conſiderer qu'il y a tant de communication & de rapport entre les nerfs de l'oreille & ceux du larinx, que dés que quelque ſon agite le cerveau, il coule auſſi-toſt des eſprits vers les muſcles du larinx, qui les diſpoſent comme il faut qu'ils le ſoient pour former un ſon tout ſemblable à celuy qui vient de frapper le cerveau; & quoy que je conçoive bien qu'il eſt beſoin de quelque temps pour faciliter ces mouvemens des muſcles de la gorge, en ſorte que les ſons qui excitent le cerveau

veau pour la premiere fois ne peuvent pas aiſément étre exprimez par la gorge, neanmoins je conçois bien auſſi qu'à force de les repeter, on peut faire que le cerveau, qui en eſt ſouvent ébranlé aux mémes endroits, envoye tant d'eſprits par les nerfs qui s'inſerent aux muſcles de la gorge, qu'enfin ils méuvent aiſément tous les cartillages qui ſervent à cette action, comme il eſt neceſſaire qu'ils ſoient remuez pour former des ſons ſemblables à ceux qui ont ébranlé le cerveau.

Ainſi ce n'eſt pas aſſez que les Corps rendent des ſons, forment des voix, ou méme articulent des Paroles ſemblables à celles par leſquelles je dis ce

que je penſe, pour me perſuader qu'ils penſent tout ce qu'ils ſemblent dire. Par exemple, je ne dois pas legerement croire qu'un Perroquet ait aucune penſée quand il prononce quelques mots : car outre que je remarque qu'aprés luy avoir repeté une prodigieuſe quantité de fois les mémes Paroles dans un certain ordre, il ne rend jamais que les mémes mots & dans la méme ſuitte ; il me ſemble que ne faiſant point ces redites à propos, il imite moins les hommes, que les échos qui ne répondent jamais que ce qu'on leur a dit ; & s'il y a quelque difference entre les Perroquets & les échos, c'eſt que les rochers en repouſſant l'air ſans rien changer aux impreſſions qu'il a receuës, rendent les mé-

mes voix qui les ont frappez, au lieu que les Perroquets forment une autre voix ſemblable à celle qui leur a frappé l'oreille, & que ſouvent ils repetent les Paroles qu'on ne leur redit plus. Mais enfin, comme je ne puis pas dire que les rochers parlent quand ils renvoyent les Paroles, je n'oze pas aſſeurer auſſi que les Perroquets parlent quand ils les repetent ; car il me ſemble que parler n'eſt pas repeter les mémes Paroles dont on a eu l'oreille frappée, mais que c'eſt en proferer d'autres à propos de celles-là : & comme j'ay raiſon de croire que tous les corps qui font des échos ne penſent point, quoy que je leur entende redire mes Paroles, parce qu'ils ne les rendent jamais que dans l'ordre que je les

ay proferées ; je devrois juger par la méme raiſon, que les Perroquets ne penſent point auſſi.

Mais ſans m'amuſer encore à examiner ce qui eſt des Perroquets & de tant d'autres Corps vivans, dont la figure eſt tres-differente de la mienne, je veux continuer la recherche dont j'ay beſoin pour connoître l'interieur de ceux, qui me reſſemblent ſi parfaitement au dehors; & pour cela je penſe, aprés la diſcuſſion que je viens de faire de tout ce qui cauſe le bruit, les ſons, les voix,& la Parole, pouvoir établir comme un Principe certain, Que ſi les Corps qui ſont ſemblables au mien n'avoient que la facilité de prononcer des Paroles, je ne de-

vrois pas croire pour cela qu'ils euſſent l'avantage d'etre unis à des Ames ; Mais auſſi ſi je trouve par toutes les experiences que je ſuis capable d'en faire, qu'ils uſent comme moy de la Parole, je croiray avoir une raiſon infaillible de croire qu'ils ont une Ame comme moy.

Pour faire cét examen dans un ordre, qui ne me laiſſe aucun ſoupçon de m'eſtre trompé, je doïs conſiderer avant tout, ce que j'entens par la Parole. Parler (à mon avis) n'eſt autre choſe que faire connoître ce que l'on penſe, à ce qui eſt capable de l'entendre ; Et ſuppoſé que les Corps qui reſſemblent au mien ayent des Ames, je vois que le ſeul moyen de nous expliquer les uns aux autres ce que

nous penſons, eſt de nous en donner des ſignes exterieurs.

Or il me ſemble avoir reconnû qu'il y a pluſieurs ſignes communs entr'eux & moy, par leſquels nous-nous entendons: car voyant qu'ils répondent à mes ſignes par d'autres ſignes qui me donnent des idées convenables à ce que je penſe, je ne crois pas me tromper quand je me perſuade qu'ils ont compris ma penſée, & que la penſée nouvelle que leurs ſignes ont excitée en moy, eſt en effet celle qu'ils ont.

De plus, je voy que je puis convenir avec quelques-uns d'eux, que ce qui ſignifie ordinairement une choſe en ſignifiera une autre, & que cela reuſſit

de ſorte, qu'il n'y a plus que ceux avec qui j'en ſuis convenu, qui me paroiſſent entendre ce que je penſe.

D'où je conçois, que ces ſignes ſont d'inſtitution ; & comme cette inſtitution ſuppoſe neceſſairement de la raiſon & des penſées en ceux qui ſont capables d'en convenir, je n'avancerois peut-eſtre rien avec temerité, ſi j'aſſeurois dés à preſent que ces Corps ſont unis à des Ames.

Mais ce qui me pourroit troubler en cela, c'eſt que s'il y a des ſignes d'inſtitution, je penſe en reconnoître d'autres qui ſont abſolument naturels : par exemple tous ceux par leſquels je témoigne mes paſſions ſans en avoir deſſein, certain air riant

ou triſte, & certain mouvement de mes yeux ou des autres parties de mon viſage, me font ſouvent appercevoir quand je conſulte le miroir, que ſi d'autres me voyoient, ils connoîtroient ma triſteſſe, ma joye, ou les autres paſſions qui m'agitent; & c'eſt peut-eſtre là, ſi ces Corps ſemblables au mien ont des Ames, le plus ſeur moyen de leur découvrir les differens états de la mienne.

Toutesfois ſi j'y prens garde de prés, je puis rendre ces ſignes aſſez trompeurs. Car je ſens qu'encore que naturellement je paroiſſe au dehors joyeux ou triſte quand je le ſuis en effet, j'ay pourtant le pouvoir de contraindre les mouvemens de mon viſage & de mes yeux, en ſorte qu'ils

qu'ils ont un air tout different de celuy qu'ils auroient ſi je laiſſois leurs mouvemens libres ; ce qui me fait connoître que bien que naturellement certains mouvemens de mon viſage, & méme de tout mon Corps ayent été joints à quelques-unes de mes penſées, ce rapport neanmoins n'eſt pas ſi neceſſaire, que je ne le puiſſe quelquefois changer en les joignant à d'autres tout contraires ; & quoy qu'à la verité cela me faſſe beaucoup de peine, je conçois pourtant que comme on peut former une habitude aiſée de tout ce qui paroît d'abord le plus difficile ; je pourrois me rendre ces changemens aſſez faciles.

Mais ce que je dois le plus

obſerver en cét endroit, eſt qu'encore qu'il ſoit fort convenable, que tandis que mon Ame eſt unie à un Corps, pour la conſervation duquel elle a diverſes paſſions; ſa joye, ſa triſteſſe, ſes deſirs, ou ſa crainte ſoient toûjours unies avec les mouvemens que la bonne ou mauvaiſe diſpoſition de ce Corps peut cauſer dans le cerveau; & que ce rapport qu'il y a des parties du cerveau à celles du viſage, des yeux, & de toutes celles qui ſont exterieures, ſoit cauſe que le dedans ne peut jamais changer, qu'il n'y en ait des marques au dehors: neanmoins comme ces marques exterieures n'ont une relation neceſſaire qu'avec les changemens du cerveau, & que le

ſeul état du Corps en peut être la cauſe, il pourroit être, quand les Corps qui reſſemblent au mien ne ſeroient point unis à des Ames, qu'ils auroient les mémes mouvemens d'yeux & de viſage que j'apperçois ſouvent en moy, ſelon qu'ils ſeroient bien ou mal diſpoſez au dedans; tellement que ces ſignes exterieurs ſi ſemblables dans ces Corps & dans le mien, ne ſont pas tout ſeuls un argument infaillible que ces Corps ayent des Ames.

Auſſi comme ces mouvemens du viſage & des yeux, & même ces cris, qui ne manquent jamais, quand rien ne les contraint, de ſuivre les differens états du Corps à cau-

se du rapport qu'il y a entre toutes ses parties, se peuvent tres-proprement appeller les signes naturels de l'état où est le Corps ; je me garderay bien, quand les yeux & le visage, ou méme les cris de ces Corps ne me paroîtront excitez que par les objets qui leur peuvent servir ou nuire, de croire que ces mouvemens exterieurs soient les signes d'aucune pensée. Mais encor un coup, quand je verray que ces Corps feront des signes qui n'auront aucun rapport à l'état où ils se trouveront, ny à leur conservation ; quand je verray que ces signes conviendront à ceux que j'auray faits pour dire mes pensées ; quand je verray qu'ils me donneront des idées que je n'avois pas au-

paravant, & qui ſe rapporteront à la choſe que j'avois déja dans l'eſprit ; enfin quand je verray une grande ſuitte entre leurs ſignes & les miens, je ne ſeray pas raiſonnable, ſi je ne crois qu'ils le ſont comme moy.

Ainſi je n'ay plus à douter touchant ce poinct, car j'ay fait mille épreuves ſemblables, & non ſeulement j'ay veu une grande liaiſon entre leurs ſignes & mes penſées, mais j'en ay reconnû une ſi grande entre leurs ſignes & les miens, qu'il ne m'eſt plus poſſible de douter de leurs penſées : Et ſi le pouvoir que j'ay d'empêcher que les mouvemens exterieurs de mon viſage & les autres ſignes de mes paſſions ne

les expriment, a été une des raisons que j'ay euës pour reconnoître que mes pensées étoient tres-differentes des mouvemens qui ont coûtume de les accompagner ; je puis maintenant asseurer, non seulement que ces autres Corps qui ressemblent au mien ont des pensées, mais encore qu'ils peuvent comme moy ne les pas toûjours laisser tellement jointes aux mouvemens qui ont coûtume de les signifier, qu'on doive toûjours s'y fier ; j'ay reconnu qu'ils sçavoient l'art de se contraindre, & souvent aprés un grand nombre de signesde leur part, & de la mienne, qui me faisoient voir qu'ils entendoient, ma pensée, & qui me feſoient croire que j'entendois la leur, je me suis apperceu qu'ils

avoient deſſein de me tromper.

Maintenant qu'il ne m'eſt plus permis de douter que les Corps qui reſſemblent au mien ne ſoient unis à des Ames, & qu'en un mot je ſuis aſſeuré qu'il y a d'autres hommes que moy, je penſe devoir rechercher avec ſoin ce qui me reſte à connoître de la Parole.

Je n'en ay diſcouru juſqu'icy qu'en general, & j'ay dit ſeulement que parler étoit donner des ſignes de ſa penſée: mais puis que le peu de reflexion que j'ay faite ſur ces ſignes m'a déja découvert une verité ſi importante, & que d'ailleurs je voy que ces mémes ſignes ſont le ſeul moyen d'entretenir entre les hommes la ſocieté qui eſt le

plus grand de tous leurs biens en ce monde ; je veux autant qu'il me ſera poſſible en obſerver les differentes eſpeces avec leurs proprietez, & tâcher d'en découvrir toutes les merveilles, pour en reconnoître toutes les utilitez.

Une des principales choſes que je trouve digne de conſideration touchant ces ſignes, eſt qu'ils n'ont aucune conformité avec les penſées que l'on y joint par inſtitution. En effet ſoit que nous exprimions nos penſées par des geſtes, par des diſcours, ou par des caracteres, qui ſont les trois ſortes de ſignes les plus ordinaires, par leſquels nous faſſions connoître nos penſées, nous voyons bien (ſi nous y faiſons un peu

de reflexion) qu'il n'y a rien de moins reſſemblant à nos penſées que tout ce qui nous ſert à les expliquer. Car enfin quand un homme pour me témoigner qu'il n'eſt pas d'accord de quelque choſe, vient à branler la teſte, & quand pour me l'expliquer mieux, il remuë la gorge, la langue, les dents & les lévres pour former des paroles, ou bien qu'il prend du papier, & trace avec une plume des caracteres pour me l'écrire, je vois ſi peu de reſſemblance entre tous ces mouvemens de la teſte, de la bouche, ou de la main, & tout ce qu'ils m'apprennent, que je ne puis aſſez admirer comment ils me donnent ſi facilement l'intelligence d'une choſe qu'ils repreſentent ſi mal.

Mais ce que je trouve de plus admirable en cela, c'eſt que cette extréme difference qu'il y a entre ces ſignes & nos penſées, en nous marquant celle qui eſt entre nôtre Corps & nôtre Ame, nous donne en méme tems à connoître tout le ſecret de leur union. Au moins il me ſemble que cette étroitte union que la ſeule inſtitution des hommes eſt capable de mettre entre certains mouvemens exterieurs, & nos penſées, eſt, à qui veut y prendre garde, le plus beau moyen de concevoir en quoy conſiſte veritablement l'union du Corps & de l'Ame: Car enfin, ſi l'on conçoit que les hommes puiſſent par inſtitution joindre certains mouvemens à certai-

nes penſées, on ne doit pas avoir de peine à concevoir que l'Auteur de la Nature en formant un homme, uniſſe ſi bien quelques penſées de ſon Ame à quelques mouvemens de ſon Corps, que ces mouvemens ne puiſſent étre excitez dans le Corps, qu'auſſi-toſt des penſées ne ſoient excitez en l'Ame, & que reciproquement dés que l'Ame veut que le Corps ſoit mû d'une certaine façon, il le ſoit en méme tems.

Au reſte, il eſt évident que c'eſt de ce rapport ſi neceſſaire que l'Auteur de la Nature entretient entre le Corps & l'Ame, qu'eſt venuë la neceſſité de faire des ſignes pour communiquer ſes penſées: Car

puiſque l'Ame ne peut avoir de penſée, à l'occaſion de laquelle il ne ſe faſſe un mouvement dans le Corps, & que d'ailleurs elle ne peut recevoir aucune idée de ce qui eſt au dehors, que par les mouvemens qui ſont excitez dans le Corps qu'elle anime; il faut neceſſairement que deux Ames unies à deux Corps differents expriment leurs penſées par des mouvemens, ou ſi vous voulez, par des ſignes exterieurs. Or pour connoître parfaitement comment cela ſe fait, il n'eſt beſoin à mon avis que de faire un peu de reflexion ſur ce que j'ay déja remarqué touchant les principales differences des ſignes, ſur la cauſe particuliere de chacun, & ſur les raiſons qu'on a de s'en ſervir.

Et premierement, s'il eſt vray que certains mouvemens du viſage, & certains cris ſuivent naturellement certains états du Corps par le rapport qu'il y a entre toutes ſes parties, il faut croire que les penſées qui ſont jointes naturellement à ces mouvemens du viſage, & à ces cris, ſont les paſſions que l'Ame ſouffre à l'occaſion de l'état où eſt le Corps; tellement que ſi un homme a bien obſervé ſes yeux, ſon viſage, & tout l'exterieur de ſon Corps pendant qu'il a eu certaines paſſions, il a pû, voyant les mémes mouvemens dans un autre homme, juger qu'il ſentoit les mémes paſſions: Veritablement ſi quelquefois il a ſçeu ſe contraindre en des

états ſemblables, il peut avoir appris à ſe deffier de ces ſignes; mais enfin il eſt évident qu'ils ſont naturellement propres à expliquer les paſſions, & que le meilleur moyen de faire entendre ce que l'Ame ſouffre, eſt de ne pas contraindre ſon viſage, ſes yeux ou ſa voix; c'eſt la maniere d'exprimer ſes penſées la plus naïve, c'eſt auſſi la premiere de toutes les langues, & la plus univerſelle qui ſoit dans le Monde, puis qu'il n'y a point de Nation qui ne l'entende.

Il y a deux autres moyens d'exprimer non ſeulement les paſſions de l'Ame, mais encore tout ce qu'elle conçoit, ſçavoir ce qu'on appelle ordinairement Parole, & ce qu'on

appelle Ecriture, qui ne ſont à vray dire qu'une méme choſe : Car les hommes ayant obſervé qu'ils pouvoient former differentes voix ou differents caracteres, ſont convenus que les mots ou les caracteres ſignifieroient les choſes, & ſe ſont exprimez par l'un ou par l'autre de ces moyens, ſelon qu'il a été plus convenable à l'état où ils ſe ſont trouvez ; s'ils ont été abſens, les caracteres qui demeurent apres qu'ils ont été tracez, leur ont été plus commodes, comme pouvant eſtre tranſportez où la voix n'auroit ſçeu parvenir ; mais s'ils ont été preſens, les mots prononcez leur ont ſemblé un moyen plus aiſé de s'exprimer ; & enfin, ſi quelqu'un n'a point eu la voix libre, il a

pû par les caracteres exposer aux yeux les signes de la pensée; de sorte que s'il y a quelque veritable difference entre écrire & parler, c'est qu'en parlant on se sert de la voix, & en écrivant des caracteres, qui sont à la verité des signes fort differents, mais en tous les deux on s'exprime par des choses exterieures & corporelles, ausquelles on fait signifier par institution ce que l'on pense, & c'est en general ce qu'on appelle parler.

Cela posé, il n'y a personne qui ne conçoive qu'on peut apprendre une langue, ou une maniere d'écrire, & méme qu'on en peut inventer: Car il est évident, que soit qu'on les apprenne, ou qu'on les invente, on

on ne fait autre choſe que convenir que certains caracteres ſignifieront certaines penſées; On voit auſſi que s'il y a quelque difference entre les apprendre & les inventer, c'eſt qu'en apprenant on s'inſtruit ſeulement des ſignes dont quelques autres hommes ſont déja convenus, & qu'en inventant on eſt maître de l'inſtitution, qui fait que les mots ou les caracteres ſignifient plûtoſt une choſe que l'autre; & c'eſt par ce moyen que preſque toutes les Nations ſe ſont fait des langues differentes.

Mais comme il eſt aiſé de concevoir comment des hommes qui parlent une méme langue, peuvent convenir entr'eux des moyens d'en inven-

ter de nouvelles ; je m'arrêteray à conſiderer, comment une perſonne qui n'auroit aucune connoiſſance de la langue d'un Païs la pourroit apprendre, quoy que ceux du Païs ne ſçeuſſent pas la ſienne.

Pour cela je conçois, que s'appliquant d'abord à ſçavoir le nom des choſes qui luy ſeroient les plus neceſſaires, il écouteroit ſoigneuſement tout ce qui ſe diroit par ceux qui tiendroient, ou qui démontreroient quelqu'une de ces choſes ; & le mot qu'ils repeteroient le plus ſouvent en parlant de cette choſe, devant neceſſairement être ſon nom, il pourroit en prononçant ce mot, uſer en méme tems pour obtenir la choſe de quel-

que ſigne qui témoignât le beſoin qu'il en a : Que ſi en la démontrant & en faiſant connoître qu'il en a beſoin, il ne la nommoit pas bien, on ne manqueroit pas de luy en dire le veritable nom ; de ſorte qu'il pourroit par de ſemblables démonſtrations, ſçavoir en peu de tems le nom de pluſieurs choſes ; & pour peu qu'il eût d'eſprit, il obſerveroit ſur tout les mots qu'on repeteroit le plus de fois, en répondant aux diverſes demandes qu'il feroit du nom des choſes en les démonſtrant ; car aparament les mots qui ſe trouveroient dans toutes les réponſes les plus proches du nom de chaque choſe, ſignifieroient (cela s'appelle, ou cela ſe nomme,) ſi bien qu'il n'au-

roit qu'à les repeter pour faire de nouvelles queſtions.

Apres avoir apris par ce moyen les noms de pluſieurs choſes, il pourroit ſelon que ces choſes ſeroient utiles ou dommageables, obſerver les mots dont ceux qui témoigneroient en être affectez, ſe ſerviroient pour exprimer ce qu'ils en penſeroient; & apprendre par ce moyen les mots qui ſignifiant les qualitez ſont toûjours ajoûtez à ceux qui ſignifient les choſes auſquelles ces qualitez conviennent.

En ſuite, voyant faire certaines actions, comme monter, deſcendre, aller, & venir, il pourroit demander (comment cela s'appelle) & quand il

ſçauroit aſſez de mots pour en former des diſcours, où il pût méler les verbes aux noms, c'eſt à dire, ce qu'il penſeroit toûchant les choſes & touchant leurs actions; il pourroit ſe faire entendre, quoy qu'il parlaſt encor fort improprement pour les mots & pour la conſtruction.

Mais pour connoître que cela n'eſt pas impoſſible, il ne faut que conſiderer que cela doit étre ſouvent arrivé à des voyageurs; & comment des hommes faits ne trouveroient-ils pas les moyens de ſe faire entendre dans un Païs où ils arrivent, puiſque les enfans en trouvent bien pour apprendre la langue du Païs où ils naiſſent? Ils n'apportent en venant

je me ſuis apperceu qu'ils

au monde, que ce que la nature donne à tous les hommes, pour exprimer la douleur, la joye, ou les autres paſſions; cependant cela leur ſuffit, & pourveu qu'ils ayent vêcu, ils étudient ſi bien le viſage de leur nourrice, qu'elle peut les faire pleurer ou rire, à les regarder ſeulement; ainſi ils connoiſſent aiſément les paſſions de ceux qui les approchent, par les mouvemens exterieurs, qui en ſont les ſignes naturels.

Ils ſont un peu plus longs à déméler les ſignes que les hommes ont inſtitué pour ſignifier les choſes : mais la neceſſité qu'ils ont de quelques-unes, les rend ſi attentifs à tout ce qu'on dit de ces choſes, quand ils s'apperçoivent qu'on les tou-

che ou qu'on les montre de la main, qu'ils en apprennent enfin le nom. Il eſt vray qu'ordinairement on tâche d'exciter en eux quelque paſſion, (comme la joye) par quelque cry, qui accompagnant la démonſtration qu'on leur fait des choſes en méme temps qu'on leur en dit les noms, fait qu'ils y ſont plus attentifs, & qu'en étant plus affectez par ce moyen, ils les retiennent mieux.

Mais quelque peine qu'on ſe donne pour leur apprendre certaines choſes, on s'apperçoit ſouvent qu'ils ſçavent les noms de mille autres choſes qu'on n'a point eu deſſein de leur montrer; & ce qu'il y a de plus ſurprenant en cela, c'eſt

de voir lorſqu'ils ont deux ou trois ans, que par la ſeule force de leur attention, ils ſoient capables de déméler dans toutes les conſtructions qu'on fait en parlant d'une méme choſe, le nom qu'on donne à cette choſe.

Ils apprennent en ſuitte avec la méme application, & le méme diſcernement, les mots qui ſignifient les qualitez des choſes dont ils ſçavent les noms.

Enfin, étendant leur connoiſſance plus loin, ils remarquent quelques actions ou quelques mouvemens de ces mémes choſes; & obſervant à méme tems ceux qui en parlent, ils diſtinguent à force d'étre

d'étre attentifs & d'entendre repeter les mots qu'on meſle aux noms qui ſignifient les choſes ou leurs qualitez, ceux qui ſignifient leur action.

Ainſi un enfant dont le temperament eſt fort & vigoureux, voyant un cheval qui court ſemble vouloir voler aprés; ceux qui le veulent divertir, luy demandent ſouvent, s'il void le cheval; & parce que peut-étre ce mot ſeroit difficile à prononcer pour luy, à cauſe que les enfans prononcent mieux tous les mots qui n'ont beſoin que de levres ou de gencives pour étre bien articulez, ils luy donnent un nom convenable à cela; & apres que dans les efforts qu'il fait pour ſe joindre au cheval,

il a prononcé à peu prés ce mot, on le méne prés de cét animal qu'on luy fait careſſer, en diſant qu'il eſt bon, ce qui ſe repete ſouvent tandis qu'il ſe laiſſe ainſi flater. Mais s'il vient à faire quelque mouvement ou quelque ſouffle qui faſſe craindre qu'il ne bleſſe l'enfant, ceux qui le veulent ôter de-là, diſent incontinent que le cheval eſt méchant; & ſi cét enfant lors qu'on l'emporte, témoigne par des cris que cela luy déplaît, ceux qui le tiennent feignent de la peur, dont l'enfant connoiſſant les ſignes exterieurs ſur leur viſage, ſent incontinent les mouvemens, ce qui le fait conſentir à s'éloigner du cheval; & comme pendant tout cela on repete ſouvent le mot de mé-

chant, avec des demonſtrations qui le rendent plus attentif, il conçoit ce que veut dire ce nouveau mot, le retient & ſouvent le repete à ſa maniere, de ſorte que ſi apres de ſemblables leçons ce méme enfant voit un cheval, il repetera le mot qui luy ſignifie cet animal, & ſi l'en aprochant il le trouve aſſez paiſible pour ſe laiſſer flatter, il dira en méme tems le mot qui ſignifie le cheval, & celuy qui ſignifie ſa douceur; mais s'ils s'agite trop, la peur que cet enfant en aura luy faiſant faire effort pour s'en éloigner luy fera dire à méme tems le mot de méchant à ſa maniere, aprés celuy qui ſignifie cheval, ſans lier ces deux mots par aucun verbe qui deſigne aucune action.

de s'en ſervir.

Je diray en paſſant, qu'il y a bien de l'aparence que ceux, qui ont donné les élemens de la Grammaire, ont fait de ſemblables obſervations ; comme tout l'art de leur methode n'a pû étre tiré que de la nature méme, il faut qu'ils ayent bien conſideré comment les enfans apprennent à parler ; & je vois qu'en effet leurs preceptes ne ſont qu'une imitation de ceux que la nature donne aux enfans.

D'abord les Grammeriens font connoître les noms qui ſignifient les choſes, qu'ils appellent *ſubſtantifs* ; puis ils font connoître ceux qui ſignifient les qualitez, qu'ils appellent *adjectifs* ; & ce n'eſt

qu'apres avoir bien distingué ces differens noms, qu'ils font connoître les mots qui signifient les actions des choſes, qu'ils appellent *Verbes*: en quoy ils ſuivent encore les leçons que la nature donne aux enfans, qui ſelon ce qu'on en peut obſerver, ne ſe rendent attentifs aux mots qui ſignifient les actions d'une choſe, que quand ils en ſçavent dé-ja le nom, & celuy des qualitez par leſquelles cette choſe leur plaît ou leur déplaît; car c'eſt toûjours ſelon cette convenence qu'ils apprennent plûtôt une choſe que l'autre.

Et afin que cela s'explique par le méme exemple dont j'ay dé-ja commencé de me ſervir, lorſque l'enfant dont j'ay par-

lé, ſçait bien le nom du cheval, & ceux des qualitez qui font qu'il luy plaît ou luy déplaît, le deſir qu'il a naturellement d'étendre ſes connoiſſances, fait qu'il obſerve les actions du cheval dez qu'il le voit; & ſi quelquefois on s'aperçoit que ſuivant l'impetuoſité de ſon temperament, il donne des ſignes de joye en voyant courir le cheval, on dira lors avec des cris qui accompagnent ordinairement la joye, & en le remuant d'une façon aprochante de celle dont cet animal remuë, que le cheval court; & cela repeté pluſieurs fois, luy fera concevoir le mot qui exprime cette action, en ſorte qu'il ne manquera point de joindre le mot qui ſignifie le cheval, avec celuy qui ſignifie ſon action.

On pourroit, en ſuivant le méme exemple montrer comment un enfant apprend enfin à parler tout à fait, mais il ſuffit d'en avoir exactement obſervé les commencemens, & l'on en peut comprendre aiſément la ſuitte: ce qu'il y a ſeulement à remarquer eſt, qu'il faut beaucoup plus de tems pour leur apprendre ce que valent les *adverbes*, que les mots qui ſignifient les ſubſtances, les qualitez, & les actions; parce qu'il n'importe pas tant à leur conſervation de connoître ce plus, ce moins, & cét excez, ou ce deffaut, qui s'expriment par les adverbes qu'on joint aux choſes, aux qualitez ou aux actions; que les choſes, ou les qualitez, ou les actions mémes.

Il eſt bon auſſi de conſiderer, que quand ils commencent à s'appercevoir du plus, du moins, de l'excez, ou du defaut, ils l'expriment ordinairement par quelque mouvement, ou quelque démonſtration de grandeur, ou de petiteſſe, à proportion de ce que les choſes les touchent fortement ou foiblement, par leurs qualitez, ou par leur action.

Il eſt de méme des *conjonctions* & des autres particules inventées pour lier, ou pour ſeparer les choſes, car ils ne les employent que rarement, & apres un long-temps; parce qu'un enfant ſuivant abſolument la nature, croit avoir ex-

primé la choſe & ſa qualité, quand il a mis les deux mots qui les ſignifient, l'un avec l'autre.

C'eſt ce qu'il fait auſſi pour l'action, qu'il exprime en mettant le mot qui la ſignifie, proche du nom de la choſe, ſans pouvoir encore diſcerner cette préciſion des temps, ny remarquer cette diverſité de terminaiſons, laquelle appliquant le mot qui ſignifie une même action, à diverſes perſonnes, & à divers temps, forme la *conjugaiſon*.

On pourroit auſſi montrer comment il vient à connoître le terme des actions, & l'on pourroit enfin tirer de l'ordre naturel, dans lequel les enfans

apprennent à parler, des notions pour juger entre toutes les langues celles qui ſont les plus parfaites; car ſans doute que celles qu'on verroit dans leurs conſtructions ordinaires ſuivre le plus cét ordre naturel, dévroient paſſer pour les plus parfaites.

Mais ne cherchant icy que les principes, je ne dois pas aller juſques à ce détail; je deſire ſeulement qu'on obſerve une verité tres-importante, que nous découvre évidament cét exemple des enfans, qui eſt, que dés la naiſſance ils ont la raiſon toute entiere; car enfin cette maniere d'apprendre à parler, eſt l'effet d'un ſi grand diſcernement, & d'une raiſon ſi parfaite, qu'il n'eſt

pas poſſible d'en concevoir un plus merveilleux.

Que ſi dans la ſuitte de l'âge ils paroiſſent ſans conduite, & preſque ſans raiſon, il faut conſiderer que c'eſt la connoïſſance des affaires & de tous les ſujets ſur leſquels ils doivent raiſonner, qui leur manque plûtoſt que la raiſon; joint à cela que les coûtumes du Monde, qui en font toute la ſageſſe, ſont ſouvent ſi contraires à ce que la Nature bien ordonnée exigeroit des hommes, que ceux qui naiſſent ont beſoin de vivre pluſieurs années, pour apprendre des choſes ſi éloignées de ce que la nature enſeigne : mais toûjours il eſt évident que leur raiſon eſt entiere dés le com-

mencement, puis qu'ils apprennent parfaitement la langue du Païs où ils naiſſent, & méme en moins de temps qu'il n'en faudroit à des hommes déja faits, pour apprendre celle d'un Païs où ils voyageroient, ſans y trouver perſonne qui ſçeut la leur.

Il n'eſt pas difficile maintenant de concevoir, pourquoy nous avons tant de facilité à apprendre une langue étrangere d'une perſonne qui la ſçait, & qui ſçait auſſi la nôtre; car alors nous pouvons nous enquerir aiſément, du nom de chaque choſe. Nous pouvons auſſi par ce moyen apprendre pluſieurs langues, étant manifeſte qu'apres avoir apris le mot qui ſignifie une

choſe en François, l'on peut apprendre encor par quels mots les Italiens, les Eſpagnols & d'autres Nations expriment cette choſe: & ce qu'il y a de remarquable eſt, que quand nous ſommes une fois convenus que pluſieurs mots ſignifient une méme choſe, nous joignons ſi bien l'idée ou la penſée de cette choſe à chacun de ces mots, que ſouvent nous nous ſouvenons tres-bien qu'on nous en a donné l'idée, ſans nous ſouvenir duquel de tous ces mots on s'eſt ſervy; d'où vient, que quand on ſe trouve avec des perſonnes de differens Païs dont on ſçait les langues, on retient aiſément chaque nouvelle, & tout ce qui a été dit ſur les ſujets dont on a parlé, ſans pouvoir preciſé-

ment se ressouvenir des mots ny de la langue dont on s'est servi, pour nous donner les idées qui nous en restent.

Cela fait voir encore bien clairement, ce me semble, la distinction qu'il y a entre nos pensées, & les mots par lesquels nous les exprimons ; & comme la principale fin pour laquelle je me suis proposé cét Ouvrage, est de faire connoître cette distinction, je ne crois pas devoir ômettre en cét endroit une autre consideration, qui la rend à mon avis si évidente, qu'il n'est pas possible d'en douter.

C'est que lors qu'un homme parle en public, & qu'il est écouté de plusieurs personnes

de differentes Nations, le ſens de ſes paroles n'eſt compris que de ceux qui ſçauent la langue dont il ſe ſert, bien que le ſon de ſes paroles affecte également tous les autres. Cependant ſi l'Ame n'étoit pas diſtincte du Corps, & ſi les penſées n'étoient pas diſtinctes des mouvemens, il arriveroit que dés que le cerveau de pluſieurs perſonnes ſeroit affecté de méme façon, ils penſeroient tous la méme choſe en méme temps; car ils ont tous également ce qui dépend en cela de l'oreille & du cerveau: Mais parce que tous ne ſont pas convenus que certains mouvemens de ces parties ſignifieront certaines choſes, & qu'ils ne les ont pas joints aux idées qu'ils en ont, il arrive qu'on

parle inutilement de ces choſes devant eux, & qu'ils ne les comprennent pas, bien que les Paroles qu'on employe pour les exprimer, frappent leur oreille & leur cerveau, comme elles frappent l'oreille & le cerveau de ceux qui en ont l'intelligence.

La méme choſe ſe peut reconnoître encore par ceux qui étudient quelque langue. Ils ſçavent ſouvent en un inſtant la ſignification d'un mot, & ne la ſçavent plus en un autre; cependant ils ſe ſouviennent bien du mot, & ils ont encore l'idée de la choſe qu'il leur doit repreſenter: mais ils n'ont pas encore ſi bien joint l'une à l'autre, que cette idée revienne à leur eſprit dés qu'on prononce

nonce le mot qui la ſignifie.

Quoy que je ſois perſuadé que je n'aye rien avancé juſques icy qui ne ſoit appuyé ſur des principes aſſez clairs pour ne laiſſer aucun doute, & que peut-étre ils fuſſent ſuffiſans pour en tirer d'autres conſequences, qui nous pourroient encore découvrir quelques veritez aſſez importantes : neanmoins je croy que pour donner un entier éclairciſſement ſur ce qui me reſte à dire, & méme ſur ce que j'ay déja dit, il eſt bon avant que d'aller plus loin, de bien démeler tout ce qui ſe trouve en la Parole dépendant abſolument du Corps, d'avec ce qui s'y trouve dépendant de l'Ame, & de conſiderer ce qu'elle

emprunte de leur union.

De la part du Corps en celuy qui forme la voix, il faut considerer qu'il a des poulmons, où l'air entre par la trachée-artere, lors que les muscles de la poitrine en étendent tous les côtez par leur mouvement, comme il entre dans un soufflet par le bout, quand on l'étend en separant ses deux côtez.

Il faut aussi concevoir, que comme le vent qui sort d'un soufflet quand on le referme, pourroit pousser l'air d'autant de façons diverses, qu'on pourroit mettre de differens sifflets à l'endroit par où sort le vent; de méme l'air qui sort des poulmons, quand la poitrine s'abbaisse, est diversement

pouſſé, ſelon que l'entrée de la trachée eſt diverſement diſpoſée, ce que je n'explique pas plus au long : car je ſuppoſe que tout le monde ſçait, qu'outre pluſieurs petits anneaux de cartilage, qui ſervent à empêcher que les côtez de la membrane qui forme le canal par où l'air entre & ſort du poulmon, ne ſe raprochent trop, il y en a trois conſiderables, dont l'un entr'autres ſe peut ſerrer de ſi prés, que quand il eſt en cét état, l'air ne peut ſortir du poulmon qu'avec un grand effort ; & quelquefois auſſi il ſe peut élargir de telle ſorte, que l'air en ſorte fort doucement. Or comme entre la plus grande & la plus petite ouverture dont il eſt capable, il ſe trouve une

infinie diverſité d'autres ouvertures, dont chacune fait une differente impreſſion à l'air, il ne faut pas s'étonner ſi l'air qui ſort de la bouche, peut faire tant de differens effets.

Je ſuppoſe auſſi que chacun s'imagine bien, que le cartilage qui ſert à modifier l'air, ne manque pas de tous les muſcles qui ſont neceſſaires pour l'ouvrir, pour le fermer, & même pour le tenir en certains états, autant qu'il eſt beſoin pour la durée d'un même ſon. Ces muſcles ſont arrangez avec un ordre ſi merveilleux, qu'il n'eſt pas poſſible de le voir ſans l'admirer; les deux autres cartilages ont auſſi leurs muſcles, & toutes choſes ſont ſi bien diſpoſées en cét endroit,

que l'on peut hauſſer ou baiſſer cette entrée, & l'ouvrir ou la fermer, avec lenteur ou avec viteſſe, ſans que jamais le mouvement des petits muſcles qui ſervent à qulques-unes de ces actions, ſoit empêché par le mouvement de ceux qui ſervent aux autres; ce qui nous fait connoître que c'eſt de la ſeule diſpoſition de cét endroit de la trachée, que dépend la difference des ſons.

Et il faut remarquer, que s'il n'y avoit que cette partie, il n'y auroit aucune difference entre les ſons qu'elle rendroit, & ceux d'une flûte, c'eſt à dire, qu'elle ne rendroit que des ſons vagues, & non pas des voix: mais pour leur donner une certaine determination, la

ſon action.

bouche eſt taillée de ſorte, que ſes ſons venant à s'y entonner, reçoivent differentes terminaiſons, ſelon les differentes manieres dont elles s'ouvre.

Si par exemple, on ouvre la bouche autant qu'on la peut ouvrir en criant, on ne ſçauroit former qu'une voix en A. Et à cauſe de cela le caractere, qui dans l'écriture deſigne cette voix ou terminaiſon de ſon, eſt appellée A.

Que ſi l'on ouvre un peu moins la bouche, en avançant la machoire d'embas vers celle d'enhaut, on formera une autre voix terminée en E.

Et ſi l'on approche encore un peu dauantage les machoi-

res l'une de l'autre, ſans toutefois que les dents ſe touchent, on formera une troiſiéme voix en I.

Mais ſi au contraire on vient à ouvrir les machoires, & à rapprocher en méme temps les levres par les deux coins, le haut, & le bas, ſans neanmoins les fermer tout à fait, on formera une voix en O.

Enfin ſi on raproche les dents ſans les joindre entierement, & ſi en méme inſtant on alonge les deux levres en les raprochant, ſans les joindre tout à fait, on formera une voix en V.

Il eſt ſi aiſé de concevoir, comment les mouvemens

qu'on donne à toutes les parties de la bouche en chacune de ces formations de voix, étant mêlez, on pourra former des voix, dont la terminaiſon ſera moyenne entre deux de ces cinq voix; que je ne m'amuſeray pas à examiner, comment ſe forment ces voix moïennes ou compoſées, qu'on appelle *Diphtongues*.

Mais je croy qu'il eſt neceſſaire d'examiner un peu, comment ſe font ces battemens de la voix, qui en font les differentes articulations, & que l'on exprime dans l'écriture par des caracteres qu'on appelle *Conſonnes*.

Quelques unes ſont articulées par les lévres ſeulement, ainſi

ainſi quand on a les levres jointes ſans que les dents le ſoient, on ne ſçauroit former la voix A. qu'en deſſerrant les levres d'une maniere qui fait qu'on articule la ſyllabe Ba. dont la derniere lettre exprimant la terminaiſon du ſon, c'eſt à dire la voix, eſt appellée *voyelle*, & la premiere, qui marque la maniere dont cette voix eſt articulée, ſonnant avec elle eſt appellée *conſonne*; d'où en paſſant on peut connoître que ſouvent la voix peut étre belle, ſans étre bien articulée, car le poulmon qui pouſſe l'air, & l'entrée de la trachée peuvent étre en une ſi bonne diſpoſition, que la voix ſoit fort agreable; mais en la méme perſonne qui aura cet avantage, les autres parties de

raiſon ſi parfaite, qu'il n'eſt

la bouche peuvent étre ſi mal diſpoſées, que ne ſe remuant pas aſſez aiſément, & ne ſe rapportant pas les unes aux autres avec une juſteſſe aſſez entiere, la voix ſera mal articulée.

Ce qui s'eſt dit du B. avec la voix A. ſe peut dire de la méme conſonne avec les autres voix, ſans qu'il y ait de difference dans l'articulation, laquelle commençant toûjours par deſſerrer les lévres eſt toûjours la méme, & ne reçoit ſa differente terminaiſon que de la ſituation differente ou les parties de la bouche ſe mettent, pour former ces differentes voix.

Les conſonnes P. & M. ſe

forment comme le B. en deſſerrant les lévres : mais il y a cette difference entre ces trois conſonnes, que les levres doivent étre ſimplement jointes pour prononcer le B. en les ouvrant ; qu'elles doivent étre un peu plus ſerrées & retirées en dedans pour prononcer le P. & qu'elles doivent étre encor plus ſerrées & plus retirées pour bien prononcer une M.

La lettre F. ſe prononce quand on joint la levre de deſſous aux dents de deſſus, au lieu que les conſonnes precedentes ſe forment en joignant les deux levres.

La conſonne V. ſe prononce comme la lettre F. avec cette difference, qu'on preſſe plus

apris le mot qui signifie une

les dents contre la levre pour la lettre F. que pour l'V consonne.

La lettre S. se prononce en approchant les dents de dessous assez prés de celles de dessus, & la langue assez prés du palais, pour ne laisser passer l'air qui va sortir de la bouche, qu'en sifflant; & le Z. se prononce de méme, avec cette difference seulement, que pour le Z. on laisse un peu plus d'espace à l'air, en n'approchant pas tant la langue du palais, & en l'étendant d'une maniere qui l'approche plus prés des dents, que quand on prononce une S.

Le D. se prononce en approchant le bout de la langue au

a parlé, ſans pouvoir preciſe-

deſſus des dents d'enhaut ; & le T. en frappant du bout de la langue à l'endroit où ſe joignent les dents d'enhaut & d'enbas. Pour la lettre N. elle ſe forme, en donnant du bout de la langue entre le palais & le haut des dents ; & la lettre R. en portant le bout de la langue juſqu'au haut du palais, de maniere qu'étant frôlée par l'air qui ſort avec force, elle luy cede, & revient ſouvent au méme endroit, tandis que l'on veut que cette prononciation dure ; & la lettre L. ſe prononce en portant le bout de la langue entre l'endroit, où ſe forme la lettre N. & celuy où ſe forme la lettre R.

Le G. ſe prononce en approchant doucement le milieu

écoute de plusieurs personnes

de la langue de l'extremité interieure du palais ; & le K. en l'approchant de cét endroit méme, avec un peu plus de force.

Quant à l'X. c'eſt une prononciation compoſée de l'S. & du K. Pour le C. on peut dire qu'il ſe prononce ſouvent comme l'S. & ſouvent comme le K. La lettre Q. ſe prononce auſſi comme le K.

Enfin l'J. conſonne, ſe prononce en portant le milieu de la langue vers l'extremité interieure du palais, avec moins de force qu'au G. quand il ſe prononce avec un A. un O. ou un V. Pour le CH, c'eſt une prononciation du [illegible] jointe à une aſpiration douce, tellement

que la ſyllabe Ga vient quaſi du fonds du goſier ; la ſyllabe Ka, d'un peu moins avant ; la ſyllabe Ja, d'un endroit un peu plus proche du milieu du palais ; & la ſyllabe Cha, du milieu du palais.

Je n'examine point pourquoy les uns prononcent mieux certaines conſonnes, que les autres : car on connoît aiſément, que la facilité ou la difficulté de prononcer, ne vient que de la diſpoſition qui ſe rencontre dans les parties de la bouche ; en ſorte que ſi les muſcles de quelques-unes ſont bien diſpoſez, & les muſcles de quelques autres mal arrengez, on prononcera bien les lettres où l'on aura beſoin du mouvement des parties qui

ne à leur eſprit dés qu'on pro-
nonce

ſont dans une bonne diſpoſi-
tion, & l'on prononcera mal
les lettres, où l'on aura beſoin
du mouvement des parties qui
ſont mal diſpoſées. Ainſi les
enfans prononceront mieux le
B. le P. le D. & quelques au-
tres ou l'on n'a beſoin que des
levres où de quelques dents &
du bout de la langue, que les
lettres pour la prononciation
deſquelles on a beſoin de ſe
ſervir du milieu de la langue,
ou de la replier juſqu'au haut
du palais, comme la lettre R.
parce que les humiditez de
leur cerveau rend leur lan-
gue trop épaiſſe; c'eſt pour-
quoy on a coûtume en leur
parlant, de changer le nom des
choſes qu'ils connoiſſent les
premieres, quand il y a des
lettres qu'ils ne peuvent

prononcer ; & que parmy nous, on leur deſigne leur pere & leur mere par des mots dont les conſonnes ſont aiſées, à cauſe qu'elles ſe prononcent des levres & des dents, ou du bout de la langue.

Apres avoir remarqué autant qu'il eſt neceſſaire, comment ſe forme le ſon; comment il ſe termine en voix; & comment il s'articule en ſyllabes, par celuy qui prononce à ne conſiderer que le corps:

Il faut examiner l'effet qu'il produit dans l'oreille qu'il frape, & dans le cerveau qu'il ébranle.

Comme l'on ſçait communément l'Anatomie de l'oreil-

ne s'abbaisse, et diversement

le, & méme qu'il suffit, que chacun soit persuadé en general, que c'est un organe disposé à recevoir l'air, quand il est pousse par les corps, qui en se touchant le chassent d'entr'eux, ou repousse par les corps durs, ou sortant des poulmons d'un animal, je n'en feray point la descriptiõ; je souhaitte seulement qu'on observe, que l'air ne peut étre diversement ébranlé par quoy que ce soit, qu'il n'entre diversement dans l'oreille, & que selon ces diversitez il donne un branle different à la mambrane tenduë dans le fons de l'oreille, & aux nerfs qui y répondent.

L'on peut juger aussi par ce qu'on sçait de la construction des animaux, mémes des bêtes;

que ſelon que cét ébranlement des nerfs de l'oreille eſt differ-rent, le cerveau doit étre ébranlé en differentes parties; & qu'enfin c'eſt toûjours ſelon que ces differentes parties ſont ébranlées, que les eſprits ſe diſtribuënt diverſement dans les membres.

Or tout cela ſe fait par une ſuite neéceſſaire de la diſpoſition mécanique de tout le corps de chaque animal, & méme de chaque beſte, qui étant d'une certaine eſpece, c'eſt à dire, conſtituée pour une choſe ou pour une autre, a juſtement tout ce qu'il faut pour effectuer ce que l'Auteur de la nature s'eſt propoſé en la formant; elle a le cerveau tellement ajuſté (ſelon ſon temperament) à tout

ce qui la peut conſerver, que ſi les objets qui luy peuvent nuire meuvent ſon cerveau, c'eſt toûjours d'une façon qui le fait ouvrir aux endroits, d'où les eſprits peuvent couler dans les muſcles qui ſervent à la reculer de ces objets; & ſi les objets qui luy peuvent ſervir meuvent ſon cerveau, c'eſt toûjours d'une façon qui le fait ouvrir aux endroits, d'où les eſprits peuvent couler dans les muſcles qui ſervent à l'approcher de ces mémes objets. Tellement que ſi nous ſuppoſons qu'un méme bruit frappant les oreilles de deux bétes de differente eſpece, vienne à ébranler en méme temps leurs cerveaux, nous devons croire que cét ébranlement ſe faiſant diverſement en chacu-

ne, & en differentes parties de leur cerveau, ſelon que ce qui cauſera le bruit, luy ſera convenable ou contraire, il arrivera auſſi que le cours des eſprits étant neceſſairement different en ces deux beſtes, l'une ſera portée fort loin de l'objet, tandis que l'autre s'en aprochera. Ainſi le heurlement d'un loup fera fuïr une brebis, & pourra faire approcher en méme temps un autre loup.

Mais il eſt beſoin de remarquer en cét endroit, qu'encore que l'artifice avec lequel le cerveau des animaux eſt composé ſoit infiniment varié, & qu'il ſoit admirable, en ce que ſuivant leurs differentes conformations il ſe trouve toûjours ſi artiſtement diſpo-

se, qu'ils doivent necessairement, & selon toutes les regles de la Mecanique, étre approchez de ce qui leur est naturellement bon, ou reculez de ce qui leur est naturellement mauvais; toutefois il n'a pas été possible que dans la petitesse de leur cerveau il y eût tant de ressorts differens, qu'ils pûssent avoir une proportion necessaire, & toûjours bien marquée avec toute sorte d'objets.

Mais au lieu de cela, leur cerveau a été fait d'une substance assez molle, pour recevoir aisément de nouvelles impressions, & neanmoins assez consistante pour conserver celles, que font en quelques endroits certains objets, qui

ne leur, étant naturellement ny bons ny mauvais, ne laissent pas de leur faire par occasion, un bien ou un mal considerable ; & souvent ces vestiges qui n'étoient pas d'abord dans le cerveau, y demeurent si bien marquez, que dés que les objets qui les ont causez se presentent, les endroits qui en conservent l'impression, en étant plus ébranlez que les autres, laissent couler des esprits dans les muscles, qui peuvent servir à transporter l'animal prés ou loin de ces objets, selon qu'ils luy ont été utiles ou dommageables.

Au reste, comme il y a bien plus de peril pour l'animal de souffrir l'approche des objets qui luy peuvent nuire, qu'il

n'y en auroit à ne pas approcher de ceux qui pourroient luy étre utiles : lors qu'il n'y a encore aucune impreſſion dans ſon cerveau à l'occaſion d'un objet, s'il arrive que ce ſoit par quelque bruit que cét objet commence d'ébranler ſon cerveau, il ne manquera jamais de fuir, ſur tout ſi l'air a été fortement émeu, ou d'une maniere qui ait apporté du trouble dans le cerveau.

Je croy qu'il n'y a perſonne qui n'ait ſouvent ſenty en ſoy-même les effets de cette ſurpriſe, & qui n'ait éprouvé combien la volonté que l'ame a pour lors de retenir le corps en de certains lieux, eſt contrariée par cette diſpoſition naturelle, qui fait que tous les eſprits

esprits & les muscles conspirent à le transporter loin des endroits où il se fait quelque bruit, sur tout quand il est si grand, que tout le corps semble étre menacé d'y étre détruit.

Chacun peut aussi avoir éprouvé combien l'ébranlement que fait dans le cerveau un bruit qui n'est pas ordinaire, & qui arrive subitement, a de force pour faire couler, sans qu'on y pense, les esprits dans les muscles, qui servent à transporter le corps hors des lieux où ce bruit arrive.

Mais comme ce n'est pas encore icy le lieu d'examiner ce qu'il y a de la part de l'Ame en la parole, il faut pour ache-

ver de connoître tout ce qu'elle emprunte du corps qui forme la voix, ou de celuy qu'elle affecte, se ressouvenir d'une remarque que j'ay déja faite; qui est, que les mêmes nerfs qui répondent aux oreilles, ont des rameaux qui vont aux dents, à la langue, à l'entrée de la trachée-artere, & generalement à tous les endroits qui servent à former ou à modifier la voix; si bien que suivant l'institution de la nature, le méme ébranlement des nerfs de l'oreille, qui fait que le cerveau est affecté du mouvement qu'une voix cause en l'air, fait aussi que les esprits qui coulent du cerveau dans les nerfs de toutes les parties qui servent à la voix, en disposent les muscles d'une façon,

qui répondant à l'impreſſion que la voix a faite dans le cerveau, les met en état de former une voix toute ſemblable: & s'il a été neceſſaire, que le rapport qu'il y a des nerfs de l'oreille au cerveau, fuſt tel que quand il ſeroit émeu par les ébranlemens de l'air, ce fuſt en differens endroits ſelon la diverſité des bruits, afin que ſuivant cette diverſité il pût couler des eſprits dans les muſcles qui peuvent tranſporter ou arréter l'animal, ſelon que les cauſes de ce bruit ſont utiles ou nuiſibles à tout le corps; Il n'a pas été moins neceſſaire qu'il y eût aſſez de rapport entre les nerfs de l'oreille, & les nerfs des parties qui ſervent à la voix, pour faire que dés qu'une voix frappe-

roit l'oreille, auſſi-toſt les muſcles de ces parties ſe diſpoſaſſent comme il faut qu'ils le ſoient pour en former une toute ſemblable.

Et pour mieux faire connoître cette neceſſité, il eſt beſoin de faire deux reflexions. La premiere eſt, que s'il importe aux animaux, que leur cerveau ſoit ébranlé par le bruit de certains corps, avant qu'ils en ſoient trop proches, afin de les pouvoir éviter; il leur importe auſſi que leur cerveau puiſſe étre ébranlé par le bruit de quelques autres corps, afin d'étre tranſporté vers eux, quand ils en ſont plus loin qu'il n'eſt beſoin pour leur conſervation, ou pour leur commodité.

La ſeconde eſt, que comme à ne conſiderer chaque animal que ſelon ſon eſpece, il n'y a rien qui luy ſoit plus nuiſible que ceux qui ſont d'une eſpece contraire; il n'y a rien auſſi qui puiſſe luy étre ſi utile que ceux de ſon eſpece.

Cela poſé, il eſt évident que rien ne pouvoit étre ſi utile que cette communication, qui eſt entre les oreilles & les parties qui ſervent à la voix; car par ce moyen le cry d'une beſte venant à ébranler le cerveau d'une autre beſte de ſon eſpece, il arrive auſſi-toſt qu'elle eſt non ſeulement tranſportée vers celle qui a fait le cry; (ſuivant ce qui a été dit) mais outre cela, que les muſ-

cles de ſon goſier ſe diſpoſent de telle ſorte qu'elle fait en méme temps un cry tout ſemblable; & ce nouveau cry frappant le cerveau de celle qui a crié la premiere, fait qu'il coule neceſſairement des eſprits dans les muſcles qui ſervent à la tranſporter vers la ſeconde; de ſorte qu'elles ſe rencontrent plûtoſt, & peuvent, ſelon les cauſes du cry qui les a fait approcher, tirer l'une de l'autre, ce qui peut ſervir à leur conſervation.

Je ſçais bien que cette neceſſité de former des crys ou des voix ſemblables à celles qui ont frappé les oreilles, n'eſt pas ſi generale, que cela doive toûjours arriver, & qu'il y a deux cas, où il faut que cela

ſoit autrement, même dans les bêtes.

Le premier eſt, lors que celle, qui a l'oreille frappée, & le cerveau ébranlé par un cry, n'eſt pas de méme eſpece que celle qui a fait le cry ; car nous ſçavons, par ce qui a précedé, non ſeulement que les diſpoſitions des parties qui forment la voix dans les animaux d'eſpece differente, étant toutes diverſes, cela ne peut arriver ; mais auſſi que ce qui fait qu'vne beſte pouſſe un cry ſemblable à celuy que fait une autre beſte de ſon eſpece, n'eſt qu'afin qu'elles puiſſent plûtoſt étre preſentes au beſoin, qu'elles peuvent avoir l'une de l'autre.

Le ſecond cas eſt, qu'il peut ſouvent arriver mémes entre les beſtes d'une même eſpece, que le cerveau de l'une ſoit émeu par la voix ou le cry de l'autre d'une maniere, ſelon laquelle il ſera plus utile pour celle, dont le cerveau aura été frappé de ce cry, que les eſprits coulent en d'autres muſcles, qu'en ceux qui ſervent à former un cry ſemblable: Par exemple, ſi un coq fait ce bruit qu'il a coûtume de faire lors qu'il rencontre du grain, il pourra étre que ce bruit frappant l'oreille des poules, ébranlera leur cerveau d'une maniere à les faire approcher du lieu où eſt ce grain, ſans former une voix ſemblable à celle qui ſera cauſe qu'elles y ſeront tranſportées; comme auſſi il peut

peut arriver qu'une beſte crie de telle ſorte à l'occaſion d'un objet dangereux, qu'elle faſſe fuïr toutes les autres beſtes de même eſpece, ſans qu'elles faſſent un ſemblable cry; mais toutes les fois qu'une beſte n'eſt pas dans ces preſſans beſoins, qui ſont toujours ce qui determine le plus fortement en elle le cours des eſprits, dés que ſon oreille eſt frappée par un cry, ce rapport qu'il y a des oreilles au larinx, fait que dumême endroit, que les nerfs de ſon oreille ont ébranlé dans ſon cerveau, il coule neceſſairement des eſprits dans les muſcles du larinx, qui le diſpoſant d'une maniere répondante à l'impreſſion du cerveau font que la beſte pouſſe un cry tout ſemblable.

Delà vient que les oyſeaux s'excitent à chanter, & enfin cette connexité des nerfs de l'oreille, & des nerfs des parties qui ſervent à la voix, eſt tellement la cauſe en general du bruit que font la pluſpart des beſtes, que pourveu qu'elles ne ſoient pas dans de preſſants beſoins, dés que leurs oreilles ſont excitées par quelque bruit, l'impreſſion qu'il fait dans leur cerveau eſt cauſe que les eſprits qui ne ſont point divertis ailleurs, coulent vers le larinx pour le diſpoſer à faire un bruit ſemblable; & comme le bruit qui a ébranlé leur cerveau, ne peut pas toûjours étre imité par les voix, qu'ils ſont capables de rendre ſelon la diſpoſition naturelle

de leur gosier, ils en rendent souvent qui sont tres-differents; & c'est ce qui fait que les instrumens de musique excitent les oyseaux à chanter, & que ce qu'ils chantent est si different de ce qu'on jouë sur ces instrumens. Mais pour faire connoître que ce n'est que le peu de rapport qu'il y a entre les instrumens & la disposition de leur gosier, qui empesche qu'il ne les imite, c'est que toutes les fois qu'il se rencontre assez de proportion entre leur gosier & les voix qui frappent leur oreille, ils ne manquent point d'en former enfin de semblables.

Ainsi les linottes apprennent avec le temps le chant des rossignols, celuy des au-

tres oyſeaux, & tout ce qu'on joüe ſur des inſtrumens, elles apprennent méme comme les Perroquets à prononcer quelques-unes de nos paroles, parce qu'elles ont la langue & le bec diſpoſez à les articuler; que ſi elles ſont longues à apprendre le chant des autres oyſeaux, ou nos paroles, c'eſt que les nerfs qui répondent de leurs oreilles aux muſcles de leur goſier, de leur langue, & de leur bec, ne ſont pas ſi toſt ajuſtées à ces nouvelles manieres de voix, qu'elles les puiſſent former tout d'un coup; mais enfin il paroît que dés que ces parties ſont capables de former ces voix, elles les forment.

Et nous devons ſur tout re-

marquer, que le changement qui arrive en elles quand elles apprennent eſt, que leur cerveau étant diverſes fois frappé au méme endroit des mémes chants, ou des mémes mots, l'impreſſion en demeure ſi forte en cét endroit, que les eſprits qui en ſortent pour couler dans les muſcles de leur goſier, de leur langue, ou de leur bec, les diſpoſent enfin à repeter ces chants ou ces paroles.

Il eſt auſſi fort à remarquer que jamais elles ne rendent les chants & les mots qu'elles ont apris, que quand elles n'ont aucun beſoin qui divertiſſe les eſprits ailleurs; & que ſi dans ces beſoins elles forment un cry, ou une voix, c'eſt toû-

jours le cry ou la voix de leur eſpece ; ſi bien qu'elles ne forment les chants, ou les paroles humaines, que quand rien ne leur manque, & que les eſprits étans en abondance, ou fort échauffez, coulent ſans que rien en divertiſſe le cours, de l'endroit du cerveau que ces chants ou ces paroles ont le plus ébranlé, vers les parties qui ſervent à la voix, ſi ce n'eſt qu'on ait fort obſervé de ne leur donner toute la nourriture dont elles ont eu beſoin, que dans le temps qu'on chantoit ou qu'on parloit auprés d'elles : car alors la preſence de la paſture ne manque pas de les exciter à repeter les mémes chants ou les mémes paroles.

Et pour bien entendre cela,

il faut concevoir que les beſtes apprennent leur cry des autres beſtes de leur eſpece, & qu'ordinairement la paſture en eſt cauſe : car les petits ayant en méme temps l'oreille frappée des crys, que font toûjours leur mere, en la preſence d'une paſture qu'elles ne tiennent pas encore, & les yeux frappez de cette paſture, il doit arriver que l'endroit de leur cerveau, qui reçoit toûjours ces deux ébranlemens à la fois, en ait à la cõtinuë une impreſſion telle, que les eſprits venant à couler de cét endroit vers le goſier & les muſcles qui ſervent à la voix, les doivent neceſſairement diſpoſer d'une façon qui répondant à l'impreſſion du cerveau, faſſe pouſſer à ces peti-

res beſtes un cry ſemblable à celuy de leur mere.

Mais quand elles ſont élevées par des hommes, quand par exemple les linottes dont nous parlons, ſont nourries dans une cage; & qu'au lieu du cry de leur mere, il arrive qu'en preſence de la paſture, certains chants étrangers, ou mémes des paroles humaines frappent leur oreille; il ne faut pas s'étonner ſi ces paroles ou ces chants, faiſant impreſſion dans le méme endroit du cerveau, d'où cette paſture auroit dû faire couler des eſprits dans les muſcles du goſier & du bec, pour leur faire faire le bruit que font les oyſeaux en preſence d'une paſture qu'ils ne tiennent pas enco-

re, ſont cauſe que les eſprits étants autrement dirigez, diſpoſent autrement les muſcles du goſier, de la langue & du bec de ces petits oyſeaux, & font qu'au lieu du cry qu'ils auroient pouſſé ſi leur mere les avoit élevez, ils recitent des chants, ou prononcent des paroles : cela doit neceſſairement arriver ainſi, & mémes ces chants, ou ces paroles peuvent alors étre appellez leur cry ou leur chant naturel, parce qu'ayant toûjours accompagné une action qui a fait une ſi forte impreſſion ſur leur cerveau, il n'eſt pas poſſible que cette action ébranle leur cerveau, qu'auſſi-toſt les eſprits ne coulent vers les muſcles qui ſervent à ces chants, ou à ces paroles. Et

de méme, ſi pour les mieux faire apprendre, on les a miſes en un certain état, ou en un certain lieu, elles repeteront plûtoſt ce qu'on leur aura apris, ſi on les remet dans le méme état & dans le méme lieu, qu'en tout autre.

Il eſt aiſé auſſi d'entendre pourquoy il eſt quelquefois arrivé qu'un grand bruit comme celuy d'une trompette, ayant tout d'un coup ébranlé l'oreille d'un oiſeau, a fait une ſi forte impreſſion dans ſon cerveau, qu'ayant effacé toutes les autres, les eſprits n'ont plus coulé vers ſon goſier, que d'une façon qui pût diſpoſer les muſcles du larinx à rendre des ſons tout ſemblables à celuy de la trompette; & il ne

faut pas s'étonner si les passages par où ces esprits coulent vers le gosier, étant plus difficiles à émouvoir que le cerveau à ébranler, l'oyseau demeure quelquefois plusieurs jours dans une espece de silence, avant que de rendre ce son; ny méme si quelquefois ce silence est perpetuel, quand les parties qui servent à la voix, ne sont pas capables d'en former une semblable au son, qui a si fortement émeu le cerveau.

Enfin, il n'y a personne de bon sens qui apres cette discussion, ne voye pourquoy un animal étant né sourd, doit necessairement étre muët.

De tout cela il resulte avec

assez d'évidence à qui le voudra bien considerer. Premierement, que c'est le poulmon & la construction de la trachée, de la langue, du palais, des dents, & des muscles de toutes ces parties, qui est cause en recevant, & en repoussant, ou en modifiant diversement l'air, qu'on peut former des voix & les articuler.

Secondement, que c'est à cause du rapport qui est entre le cerveau, & les autres parties du corps de chaque animal, qu'il est diversement agité de ces voix.

Et en troisiéme lieu, qu'en tout animal capable de former des voix, il y a une telle communication de l'oreille au

cerveau, & du cerveau à toutes les parties qui ſervent à la voix, que la méme voix. qui ébranle le cerveau par l'entremiſe de l'oreille, le diſpoſe à laiſſer couler dans les muſcles de ces parties des eſprits, qui les mettant dans une ſituation répondante à la maniere dont cette voix a frappé le cerveau, font qu'elles forment une voix toute ſemblable, ſi quelque preſſant beſoin de l'animal ne divertit ailleurs le cours des eſprits.

Ce qui étant une fois bien conceu, il ſera facile de connoître mille choſes qu'on ignore aſſez ordinairement touchant les effets differents du bruit & du cry des animaux, que je n'expliqueray pas neanmoins

moins plus particulierement, parce que tous ceux qui ont assez d'attention pour concevoir le peu de principes que j'ay posez, en tireront tout ce qu'il faut pour cette explication; & que ceux qui ne sont pas capables d'une telle attention, ne concevroient pas ce que j'en pourrois dire dans un plus grand détail.

Je m'arréteray seulement à faire considerer, que selon ces principes, les bestes n'ont pas besoin d'une Ame pour crier, ou pour étre émeuës par des cris; car si on les touche en quelque endroit, où leurs nerfs soient atteints avec assez de force pour faire que leur cerveau soit fort ébranlé, il est assez aisé de concevoir

que cette action agitant les esprits, ils doivent couler beaucoup plus vîte dans les muscles, & qu'ainsi la vîtesse de ceux qui coulent incessamment vers le cœur, augmentant, doit rendre ses battemens plus precipitez ; ce qui fait qu'il pousse dans l'artere du poulmon une si grande quantité de sang, que cette artere s'étendant plus qu'à l'ordinaire, presse la trachée, & fait que l'air est chassé du poulmon avec une impetuosité qui répond à celle dont le sang y est entré.

Le second effet de cette prompte agitation des esprits, est, qu'en méme temps qu'il en coule vers le cœur, il en coule

auſſi vers tous les autres muſcles qui ſont dans une action continuelle, comme ceux de la poitrine, parce que comme les chemins qui conduiſent les eſprits en ces ſortes de muſcles, ſont toûjours ouverts à cauſe de la neceſſité de leur action qui dure toûjours, les eſprits ne peuvent recevoir de mouvement nouveau, ſans le communiquer incontinent à ces muſcles, ce qui fait que ceux du diaphragme & de la poitrine la preſſent de ſorte que l'air en doit ſortir avec effort; & comme les muſcles du larinx ſont auſſi fort agitez, l'air en ſortant eſt battu d'une maniere qui tient de cette agitation.

Ainſi l'on peut concevoir par

par la ſeule diſpoſition du corps, pourquoy une bête crie; & pour connoître comment elle peut étre émeuë par des cris ſans avoir d'ame, il n'eſt beſoin que de ſe reſſouvenir du rapport qui eſt entre le cerveau, les parties qui ſervent à la voix, & toutes les parties du corps: car ſi ſelon la difference des cris les cerveaux ſont diverſement ébranlés, & ſi ſelon cette diverſité des ébranlemens du cerveau, le corps eſt diverſement tranſporté, il ne faut pas chercher ailleurs que dans le corps, pourquoy les beſtes d'une eſpece ſont émeuës à s'approcher par les cris qu'elles font, & pourquoy leurs cris font ſouvent éloigner les beſtes d'une autre eſpece: comme il ne s'agit que de

conſerver un corps en elles, & que ce corps eſt ſi mécaniquement diſpoſé, que ſa ſeule conſtruction peut étre la cauſe de ce qu'il eſt tranſporté vers les objets qui luy peuvent étre utiles, & loin de ceux qui luy pourroient étre nuiſibles; il me ſemble que quelque merveilleux que nous paroiſſent leurs mouvemens, nous ne pouvons raiſonnablement les attribuer qu'à la conſtruction de leurs corps, & ſur tout leurs cris, puiſque ſi nous y prenons garde de prés, nous trouverons en nous-mémes que les cris ne ſe font que par le corps ſeulement. Car enfin, ſi nous crions, ce n'eſt pas parce que nous avons une Ame, mais c'eſt parce que nous avons un poulmon & d'autres parties qui

peuvent recevoir & repouſſer l'air avec certaines modifications.

De méme, ſi les nerfs de nôtre oreille ſont émeus par une voix, c'eſt à dire par un air que d'autres corps ont agité, en ſorte que nôtre cerveau qui en eſt ébranlé, laiſſe couler des eſprits dans les muſcles de toutes les parties, dont le mouvement peut former une voix ſemblable à celle qui l'a émeu, c'eſt à dire, à repouſſer l'air d'une façon répondante à celle qui l'a ébranlé, ce n'eſt que parce que nous avons un corps.

Enfin ſi nôtre cerveau, quand il eſt ébranlé par un bruit ou par une voix, laiſſe plûtoſt couler les eſprits dans

les muſcles qui ſervent à tranſporter nôtre corps prés ou loin de ceux qui ont cauſé ce bruit, ou formé cette voix, que dans les muſcles du larinx ou des autres parties qui pourroient ſervir à former une voix ſemblable, c'eſt parce que nous avons un corps.

De ſorte que s'il ne ſe rencontre dans les beſtes que des effets ſemblables, nous ne pouvons pas dire raiſonnablement qu'elles ayent autre choſe que le corps.

Mais pour nous, il faut avoüer (quoy que nous devions attribuer à nos corps en ce qui regarde les cauſes & les effets de la voix,) qu'il y a toûjours quelque choſe qui les

accompagne, qui ne peut étre que de la part de l'Ame. Car s'il eſt vray de dire en general qu'il ſuffiroit des mouvemens auſquels nôtre corps eſt propre, & des effets que font ſur luy les divers objets qui agitent ſon cerveau pour le conſerver, parce que la proportion que Dieu a miſe entre luy & les autres corps de l'Univers luy donne ſans que nous y penſions, tout ce qui le peut entretenir dans un état convenable à ſa nature; il eſt vray auſſi de dire, que tout cela ſe paſſeroit en nous ſans que nous nous en aperçeuſſions, ſi nous n'avions que le corps; cependant ſi nous faiſons reflexion ſur ce qui nous arrive, lors que quelque bruit frappe les nerfs de nôtre oreille, nous recon-

noîtrons évidamment qu'outre cét ébranlement des nerfs de l'oreille, qui se continuant jusques aux dedans du cerveau y agite les esprits & les fait couler dans les muscles, qui servent à mouvoir tout nôtre corps prés ou loin de la cause de ce bruit, il y a toûjours une perception jointe à chacun des ébranlemens de nôtre oreille, ou des autres parties de nôtre corps; nous sentons même souvent en nous une volonté toute contraire aux mouvemens que ce bruit excite en nôtre corps: & bien que souvent l'impetuosité de ces mouvemens soit telle qu'à peine les pouvons-nous arrêter; neanmoins il est évident que cette contrarieté ne se rencontreroit pas en nous, si

ce qui nous rend capables de vouloir n'étoit fort different, & tout-à-fait distinct, de ce qui nous rend capables de mouvoir.

Or de ces deux choſes que nous reconnoiſſons en nous outre les mouvemens; je veux dire la perception que nous avons dés que les nerfs de nôtre oreille ſont ébranlez; & la volonté que nous avons en ſuitte de conſentir au mouvement auquel tout nôtre corps eſt excité, ou de le retenir; il me ſemble que la derniere eſt ſi évidament diſtincte de nôtre corps, qu'il n'y a que les perſonnes dont le jugement eſt fort precipité, qui n'en connoiſſent pas la diſtinction.

Pour la perception que nous avons à l'occasion de l'ébranlement que la voix cause dans les nerfs de l'oreille, bien qu'elle soit un peu plus difficile à distinguer de cet ébranlement, parce qu'elle l'accompagne toûjours ; il est aisé toutefois, à qui s'est un peu accoûtumé à juger des effets par leurs causes, de reconnoître que l'ébranlement étant un mouvement, ne peut appartenir qu'à nôtre corps, & que la perception étant une pensée, ne peut apartenir qu'à nôtre Ame ; & comme nous avons reconnu par d'autres reflexions, que l'union de nôtre Ame & de nôtre corps, ne consiste qu'en ce que certaines pensées sont tellement unies

unies à certains mouvemens, que jamais les uns ne ſont excitez que les autres ne le ſoient en méme temps, nous ne devons plus nous étonner, de voir que les nerfs de nôtre oreille ne ſoient jamais ébranlez, que nous n'ayons auſſitoſt en l'ame une ſenſation, ou ſi vous voulez une perception répondante à la maniere dont cet nerf ſont ébranlez, ny croire que cet ébranlement & cette perception ſoient une méme choſe, bien qu'ils s'accompagnent toûjours.

Il faut donc conſiderer deux choſes, en ce que l'on appelle ſon, l'une eſt la façon dont l'air en frappant le nerf de nôtre oreille ébranle nôtre

cerveau, & l'autre eſt la ſenſation de nôtre Ame, à l'occaſion de cét ébatement du cerveau.

La premiere appartient neceſſairement au corps, puiſque ce n'eſt qu'un mouvement; & la ſeconde appartient neceſſairement à l'Ame, puiſque c'eſt une perception.

De méme dans la parole il y a deux choſes, ſçavoir la formation de la voix, qui ne peut venir que du corps, ſuivant tout ce que j'en ay dit; & la ſignification ou l'idée qu'on y joint, qui ne peut étre que de la part de l'Ame.

De ſorte que la parole n'eſt autre choſe qu'une voix, par

laquelle on ſignifie ce qu'on penſe : ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe (comme je l'ay déja remarqué) joindre ſes penſées à d'autres ſignes qu'à la voix, comme aux caracteres de l'écriture, ou à certains geſtes, & qu'en effet toutes ces manieres de s'exprimer ne ſoient des façons de parler, à prendre le mot de parler en general.

Mais enfin, parce que la voix eſt le ſigne le plus facile, on luy a deferé le nom de Parole, laiſſant aux caracteres celuy d'écriture, & aux autres manieres de s'exprimer le nom de ſigne, qui eſt celuy du genre commun à ces trois eſpeces.

J'en ay peut-étre déja dit aſ-

ſez de chacune, pour les faire ſuffiſamment diſtinguer ; mais peut-étre auſſi que ne les ayant examinées, que par ce qu'elles ont de commun entre-elles, je ne feray rien d'inutile ny d'ennuyeux, ſi j'en parle ſeparément, pour faire obſerver ce qu'elles ont de different les unes des autres.

Et pour commencer par cette eſpece à qui l'on a laiſſé le nom du genre, je veux dire par les ſignes, il faut pour comprendre en peu de mots ce qu'on en peut ſçavoir, remarquer qu'il y en a qui ſont naturels, d'autres qu'on peut appeller ordinaires, & d'autres encore qu'on peut appeller particuliers.

Les naturels ſont ceux par leſquels à cauſe du rapport neceſſaire qu'il y a des paſſions de l'Ame aux mouvemens du corps, on connoît à l'exterieur les differents états de l'Ame. J'ay dit que ces mouvemens ſont les mémes en tous les hommes. Mais il eſt bon de ſe reſſouvenir que comme par étude ils les peuvent contraindre, ou les exciter à plaiſir, il ne faut pas trop s'y fier, ny croire qu'ils ſignifient toûjours ce qu'ils doivent ſignifier.

Les ſignes que je nomme ordinaires, ſont ceux par leſquels une grande partie des hommes a coûtume de témoigner certaines choſes, & ceux-là ſont purement d'inſtitution;

les uns ſont plus univerſels, & d'autres le ſont moins ; par exemple, quand on veut ſans ſe ſervir de la voix dire que l'on conſent, on fait un ſigne de tête tout different de celuy qu'on feroit pour montrer qu'on ne conſent pas ; de méme on fait certains ſignes de la main, pour chaſſer quelqu'un, & ces ſortes de ſignes ſont aſſez univerſels ; mais ceux par leſquels on témoigne ſon reſpect, quoy qu'ils ſoient ordinairement d'une méme façon dans tout un Païs, ſont ſouvent tres-differens dans un autre.

Les ſignes que j'appelle particulieres, ſont ceux dont toute une Nation, ou toute une Communauté ne convient pas, mais qui ſont inſtituez

entre deux perſonnes ou peu d'autres, pour ſignifier certaines choſes dont ils ne veulent pas que d'autres s'aperçoivent.

Pour l'écriture il n'y en a point de naturelle, & ce n'eſt que par Art que les hommes en ont trouvé le ſecret; comme ils ont veu qu'on faiſoit ſignifier tout ce qu'on vouloit aux geſtes, & aux voix, ils ont crû que donnant des ſignifications aux caracteres que la main pouvoit former, ce ſeroit des ſignes, qui reſtant long-temps apres nous-méme, feroient ſçavoir nos penſées, non ſeulement à ceux qui ſeroient éloignez, mais encore à ceux qui naîtroient long-temps apres nous.

Et cela s'eſt fait de diverſes manieres ; d'abord on a uſé de caracteres dont chacun ſignifioit une choſe ; mais cette maniere étoit embarraſſante en ce qu'il falloit connoître trop de caracteres & retenir trop de ſignifications, joint qu'il n'y avoit que les choſes qui pûſſent étre ſignifiées, les actions ne le pouvant étre commodement par ce moyen.

Dans la ſuitte, comme on a obſervé que toutes les diverſitez de la parole ne venoient que de la differente façon de former les voix, ou de les articuler, & que cinq voix ſeulement, diverſement articulées, ou diverſement aſſemblées, formoient toutes les paroles,

on s'eſt avisé de donner un caractere à chacune de ces voix ; puis on a inſtitué des caracteres pour marquer leurs articulations ; & l'aſſemblage de ces differens caracteres a fait des ſyllabes, qui jointes enſemble ont composé des mots entiers ; ſi bien que diſpoſant ces caracteres dans un ordre ſemblable à celuy dont on prononce les voix, ou les articulations qu'ils repreſentent, on ſe ſouvient des paroles, & ces paroles font ſouvenir des choſes qu'elles ſignifient : ainſi on voit que l'écriture eſt un moyen de parler aux yeux, qui véritablement demande plus de temps pour l'expreſſion, mais qui dure auſſi plus long-temps.

Elle a d'ailleurs un autre deffaut, qui eſt que peu de perſonnes peuvent voir à la fois les penſées de celuy qui s'en ſert ; mais comme en recompenſe elle a ce merveilleux avantage, de pouvoir apprendre malgré la diſtance des lieux & des temps ce que penſent les perſonnes qui écrivent, elle a toûjours ſemblé ſi commode, que cherchant à ſuppléer ce qui luy manquoit, on a enfin trouvé le ſecret de l'impreſſion, c'eſt à dire, de faire des caracteres de metal ou de bois, qui étant une fois arangez & chargez de noir ou de couleur, peuvent marquer toutes les fuëilles dont a beſoin pour donner moyen à pluſieurs de lire en méme tems & en divers

lieux une même piece.

Je n'explique pas icy qu'il y a des manieres d'écrire ordinaires, & d'autres que l'on appelle chiffres qui ſont particuliers à certaines gens ; je n'explique pas auſſi la maniére dont on exprime les nombres ſur le papier par des caracteres qui portent plus communément le nom de chiffres, ny comment on exprime les ſons par d'autres caracteres qu'on appelle notes, car tout cela s'entend aſſez de ſoy-méme

Quant à la maniere de s'exprimer par la voix, à laquelle on a donné principalement le nom de Parole, on peut dire qu'il y a des voix naturelles, comme celles que l'on pouſſe

dans la douleur, dans la joye, & dans les autres passions. Mais (comme je l'ay déjà dit des signes naturels,) il ne faut pas toûjous se fier à ces voix, & l'on peut souvent les contraindre ou les employer pour faire croire qu'on ressent ce qu'on ne ressent pas en effet.

Il y a d'autres voix dont les hommes se servent pour s'expliquer mutuellement leurs pensées ; les unes sont plus universellement receuës, comme celles qui composent la langue de tout un Peuple, & d'autres sont particulieres à des personnes qui conviennent entr'elles de mots tous nouveaux, pour signifier leurs pensées.

J'ay déja remarqué comment on apprend à parler en naiſſant ; comment on peut apprendre une nouvelle langue ; & s'il me reſte quelque choſe à faire ſur ce ſujet, c'eſt de conſiderer icy comment celuy qui apprend une nouvelle langue en peut former l'habitude.

Pour cela il faut remarquer que nous joignons dés la premiere langue que nous aprenons, l'idée d'une choſe au ſon d'un mot, ce qui eſt entierement de la part de l'Ame ; car la ſenſation qu'on appelle ſon, & l'idée de la choſe qu'on luy fait ſignifier, ſont toutes de l'Ame, ainſi que nous l'avons déja reconnû ; de la part du corps, il y a un mouvement

des esprits & du cerveau, qu'excite chaque voix, & une impression qu'y laisse chaque chose ; or ce mouvement est toûjours joint à cette impression, comme la perception de chaque son est toûjours jointe en l'Ame avec l'idée particuliere d'une certaine chose; tellement que quand on veut exprimer l'idée de cette chose, on conçoit en méme-temps le son de voix qui la signifie, puis à l'occasion de cette idée & de la volonté que l'Ame a que le cerveau se dispose comme il faut qu'il le soit, pour laisser couler des esprits dans les parties qui la doivent former, il arrive qu'il est ébranlé à l'endroit où l'impression de cette chose est restée, d'où les esprits coulent dans les muscles

des parties qui ſervent à la voix pour les diſpoſer à former celle qni ſignifie ce qu'on veut dire ; & comme on a apris à joindre toutes ces choſes dés la naiſſance, cela ſuit de ſi prés la volonté qu'on a de parler, que l'on s'imagine que ce qui ſe fait ſi promptement eſt beaucoup plus ſimple ; & comme on ne voit aucune machine fort compoſée qui ne faſſe ſes effets avec beaucoup de difficulté, on a peine à croire voyant la facilité qu'on a de parler, qu'il ſoit beſoin de faire joüer tant de reſſorts pour cela ; mais il faut s'accoûtumer en admirant celle de nôtre corps, à conſiderer qu'elle eſt faite par un Ouvrier incomparable, & qu'on ne ſçauroit imiter. D'ailleurs ſi nous ſom-

mes convaincus que l'union du corps & de l'Ame ne vient que de la parfaite correſpondance que Dieu a miſe entre les divers changemens du cerveau, & les diverſes penſées de l'Ame, nous ne devons pas nous étonner que l'un agiſſe ſi aiſément ſur l'autre, & que leurs actions s'accompagnent toûjours ſi bien, tandis que Dieu fait durer leur union.

Mais parce que c'eſt une des plus importantes veritez qu'on puiſſe conſiderer, il eſt bon pour en demeler toutes les difficultez, de remarquer qu'il y a trois ſortes de correſpondances entre l'Ame & le Corps.

La premiere eſt naturelle, &

& c'eſt cette correſpondance neceſſaire, par laquelle certaines ſenſations naiſſent toûjours en l'Ame, dés que certains mouvemens ſont excitez dans le cerveau, comme des mouvemens ſont excitez dans le corps, dés que l'Ame en a la volonté: or cette correſpondance ne peut ceſſer abſolument qu'avec la vie, & ce qui la change entierement, donne la mort.

Outre cela il y a une ſeconde correſpondance entre les idées que l'Ame a des choſes, & les impreſſions que ces choſes laiſſent dans le cerveau; cette correſpondance, non plus que la premiere, ne peut changer en ſon tout, & tandis que l'Ame eſt unie aux corps,

jamais elle n'a l'idée des choſes corporelles, que leur impreſſion ne ſoit dans le cerveau.

Mais il y a une troiſiéme correſpondance entre le nom de chaque choſe & ſon idée, qui n'étant que d'inſtitution ſe peut changer; & neanmoins comme le ſon du premier nom qu'on donne à une choſe, eſt une ſenſation que l'Ame joint étroittement à l'idée de cette choſe, & que d'ailleurs l'impreſſion de ce nom ſe trouve jointe à celle de la choſe dans le cerveau, on a grand peine à les ſeparer: d'où vient, que quand en commence à apprendre une langue, on explique ordinairement par le premier mot dont on nommoit une choſe

le nouveau mot par lequel on ſe propoſe de l'entendre dans la langue qu'on apprend.

Il y en a méme dont le cerveau eſt diſpoſé de ſorte, que quand ils apprennent une nouvelle langue, ils joignent toûjours aux mots de celle qu'ils ſçavoient déja, les mots de la ſeconde, pour ſe repreſenter ce qu'ils ſignifient.

D'autres, qui ont une autre diſpoſition de cerveau, joignent ſi aiſément le ſon du nouveau mot par luy-méme à l'idée de la choſe, qu'elle leur eſt égallement repreſentée par les deux mots, ſans qu'ils ſoient obligés de penſer à l'un pour entendre l'autre.

Ainſi l'on peut ſi bien join-

dre une méme penſée à plu-
ſieurs ſignes, & à des mots
de diverſes langues, qu'on
pourra avec une facilité égale
ſe ſervir des uns & des autres
pour l'exprimer; mais pour
peu qu'on ait de raiſonne-
ment, on pourra facilement
juger par les peines qu'on a
dans les commencemens à
joindre les mots d'une nou-
velle langue à l'idée de chaque
choſe, par la neceſſité où l'on
eſt de joindre celle du nou-
veau mot à celle du nom an-
cien qui la faiſoit entendre, &
méme par la peine qu'on a à
prononcer ceux que l'on
aprend, qu'en effet la Parole
dépend du rapport de bien des
choſes, & que ſi par la ſuitte
elle devient aiſée, ce n'eſt que
par l'excellente maniere dont

nôtre cerveau eſt compoſé, & l'admirable correſpondance qui eſt entre ſes mouvemens & nos penſées.

Au reſte il me ſemble, que ſi l'ame eſt obligée, tandis qu'elle eſt unie au corps, de joindre ſes penſées à des voix, qui ne ſe peuvent oüir ny former ſans les organes de la langue & de l'oreille; elle pourroit, ſi cette union ceſſoit, découvrir bien plus aiſément à tout autre eſprit ce qu'elle penſeroit; & veritablement ſi c'eſt une peine à qui l'examine, que de conçevoir comment la penſée d'un homme qui parle eſt jointe au mouvement de ſon cerveau, & les mouvemens du cerveau à ceux des parties qui ſervent à la voix; s'il eſt diffi-

cile de comprendre comment cette voix qui n'eſt qu'un air agité frape l'oreille, & peut en emouvant le cerveau exciter en l'ame de celui qui écoute le ſon des mots & l'idée des choſes qu'ils ſignifient; ſi dis-je cela fait tant de peine à concevoir, à cauſe que l'on ſçait qu'il y a une étrange difference entre la nature de l'eſprit, & celle du corps, on doit aiſément comprendre que ſi deux eſprits n'étoient point unis à des corps, ils auroient bien moins de difficulté à ſe découvrir leurs penſées, puiſqu'il y a naturellement bien plus de proportion entre les penſées de deux eſprits ſemblables, qu'entre des penſées, & les mouvemens de deux corps; & pour peu de reflexion que l'on faſſe ſur la fa-

cilité, & ſur la netteté, avec laquelle un homme conçoit les penſées d'un autre homme par la parole, on avoüera qu'une ame pourroit concevoir incomparablement plus nettement & plus facilement les penſées d'un autre eſprit, s'ils ne dependoient ny l'un ny l'autre des organes du corps. Car enfin l'eſprit doit plus aiſément apercevoir une penſée, qui eſt une choſe ſpirituelle, que le ſigne de cette penſée, puiſque ce ſigne eſt une choſe corporelle.

Ainſi j'eſtime qu'il eſt bien plus naturel aux eſprits de ſe manifeſter, c'eſt à dire de ſe communiquer leurs penſées par elles-mémes & ſans aucuns ſignes, que de ſe parler, c'eſt

à dire de ſe communiquer leurs penſées par des ſignes, qui ſont d'une nature ſi differente de celle des penſées ; auſſi la peine que chacun a dans les entretiens & dans toutes les occaſions où les hommes communiquent leurs penſées par les ſignes ou par les paroles, n'eſt pas de comprendre ce qu'un autre penſe, mais c'eſt de démêler ſa penſée des ſignes ou des paroles qui ſouvent ne luy conviennent pas.

C'eſt auſſi l'ignorance des ſignes & des mots qui fait que des hommes élevez en des païs differens ſont long-tems enſemble ſans ſe pouvoir entendre ; mais ſi-toſt que l'habitude leur a donné tout ce qu'il faut pour démêler avec promptitude ce

de ce que veut dire chaque ſigne, ou chaque mot, ils n'ont plus de à peine concevoir leurs penſées, de quelque differente Nation qu'ils ſoient. Ce qui fait connoître avec évidence que les hommes s'entendent naturellement, que la penſée de l'un eſt toûjours claire à l'autre dés qu'il la peut appercevoir; & que s'il y a des hommes qui conçoivent mieux que d'autres ce que l'on dit, cette facilité d'entendre ne leur vient que de la conſtruction de leur cerveau, qui étant diſposé de ſorte que les impreſſions dont j'ay parlé, y ſont plus aiſément receuës, mieux arrangées, & plus diſtinctement marquées, fait que les penſées qui y répondent ſont auſſi plus faciles, plus ſuivies, & plus clai-

res ; au lieu que ceux qui n'ont pas le cerveau si bien disposé, doivent être plus lents à concevoir, à cause de ce rapport necessaire qui est entre les mouvemens du cerveau & les pensées de l'Ame, tandis qu'elle demeure unie au corps ; mais qui ne voit que cét embarras cesseroit, si l'Ame étoit separée du corps ?

C'est aussi de la disposition du cerveau & des autres parties qui servent à la voix, que la facilité ou la difficulté de l'expression ; & la peine que plusieurs ont à parler, procede seulement de ce que les parties de leur cerveau, qui répondent aux pensées de l'Ame, ou celles qui servent à la voix sont mal disposées, mais non pas

de leurs penſées qui s'expliquent toûjours clairement par elles-mémes, & ne ſeroient jamais obſcures, ſi elles étoient ſeparées des ſignes, ou des voix qu'on employe pour les faire entendre, & qui ſouvent ne leur conviennent pas.

Enfin cette neceſſité indiſpenſable, où l'on eſt pendant la vie, de s'exprimer par les paroles, eſt cauſe que ceux qui ont naturellement le cerveau le mieux diſpoſé en tout ce qui peut ſervir aux operations de l'Ame; qui ont les impreſſions les plus vives de chaque choſe; qui les ſçavent le mieux diſpoſer; & qui ſe ſont accoûtumez à les exprimer par les mots les plus propres, ſont toûjours ceux qui parlent avec le plus

de facilité, le plus d'agrément, & le plus de ſuccez: Tellement que ſi l'on veut bien rechercher les cauſes phyſiques de l'éloquence, on les trouvera toutes en cette heureuſe diſpoſition de cerveau.

En effet, on ſçait que la premiere partie d'un excellent Orateur, eſt de pouvoir aiſément diſcerner, entre toutes les choſes qui ſe preſentent à ſon eſprit ſur le ſujet qu'il traite, ce que les Auditeurs en doivent ſçavoir, pour ne leur dire préciſément que cela; & il eſt évident qu'à moins que d'avoir un cerveau diſpoſé à conſerver des impreſſions bien diſtinctes de chacune de ces choſes, il n'en peut pas faire un juſte diſcernement.

La ſeconde conſiſte à bien arranger tout ce qui peut faire concevoir ce qu'il a deſſein d'expliquer ; en ſorte que ce qui eſt le plus ſimple, le plus clair, & le premier dans l'ordre naturel, ſerve comme de lumiere pour éclairer ce qui ſuit, qui de ſoy-même pourroit étre plus embarraſſé : & cela ne peut étre, quand les parties du cerveau ſont mal diſpoſées, ou le cours des eſprits mal reglé, car alors les impreſſions des choſes ſe confondant, offrent ſouvent tout d'abord à l'eſprit, ce qui ne doit étre propoſé que le dernier, ou bien elles ſe remüent avec tant de precipitation, que l'eſprit ne peut, ny reflechir ſur l'ordre de chacune, ny la

mettre bien en ſa place.

La troiſiéme eſt de bien ſçavoir, & de trouver aiſément le mot, par lequel chaque choſe eſt proprement ſignifiée dans la langue dont on ſe ſert; & cela dépend d'une memoire qui ne peut étre fidele autant qu'il eſt beſoin qu'elle le ſoit, à moins que les parties du cerveau ne ſoient dans un arengement, & dans un tempérament qui empêche que les impreſſions ne ſe confondent, & que l'idée d'un mot ne ſe preſente, quand on en cherche un autre.

Voila trois choſes abſolument neceſſaires dans le deſſein d'inſtruire, qui n'eſt que la premiere partie de l'éloquence, & ces trois choſes

demandent un cerveau, dont les parties ſoient bien ordonnées & aſſez arrêtées, elles demandent outre cela que le cours des eſprits ſoit merveilleuſement reglé, ce qui eſt déja fort difficile à trouver.

Mais quand on vient à conſiderer, que pour l'autre partie de l'éloquence qui tend à émouvoir, il faut connoître les paſſions des auditeurs, & leurs cauſes, pour les fortifier ou les changer, ſelon qu'il en eſt beſoin pour la fin qu'on ſe propoſe; & que le plus grand ſecret de bien exprimer une paſſion pour l'émouvoir dans les autres, eſt de la reſſentir en ſoy-même, on eſt obligé d'avoüer, que pour y bien reüſſir, les parties du cerveau ſem-

bient ne pouvoir étre trop agitées, ny le cours des eſprits trop impetueux.

Veritablement, ſi l'on parloit à des gens qui ne fuſſent ſujets qu'à l'erreur, & qui ne le fuſſent point aux paſſions, il ſuffiroit de dire les choſes d'ordre, de les expoſer nettement, & de les prouver pour les perſuader; & pour cela il ſuffiroit d'avoir les parties du cerveau bien ordonnées, & d'un tempérament à n'étre pas facilement emeuës.

Mais ordinairement on parle à des perſonnes, qui outre leurs erreurs, ſont ſi ſujettes aux paſſions, qu'on ne les perſuade point à moins que d'avoir égallement ce qu'il faut

pour inſtruire, & ce qu'il faut pour émouvoir ; & ces deux choſes dépendent de deux diſpoſitions ſi oppoſées, qu'il eſt difficile de trouver des hommes dont le cerveau ait ce juſte tempérament, qui peut donner l'un & l'autre de ces talens.

Auſſi voyons-nous, qu'ordinairement tous ceux qui ſont propres à inſtruire, ont une froideur, qui fait languir quand ils veulent émouvoir ; & que ceux qui ſont fort propres à émouvoir, ont un feu qui fait qu'on ne peut concevoir, qu'à peine, ce qu'ils diſent pour inſtruire : à quoy l'exemple que Ciceron dans un de ſes diſcours rapporte de deux Orateurs, revient merveilleuſe-

ment ; il dit que l'un avoit beaucoup de netteté d'esprit ; mais il étoit froid, & voyant qu'il avoit essayé par deux fois en vain, de faire absoudre des accusez sans y avoir pû resoudre leurs Juges qu'il avoit parfaitement instruits, il pria l'autre dont le genie étoit tout different, de parler pour eux, ce qui reussit merveilleusement : & Ciceron remarque que ce vehement Orateur, voyant qu'il ne luy restoit plus qu'à émouvoir des Juges déja instruits, se mit quelques heures avant que d'aller à l'Audiance, à parler de l'affaire dans une chambre avec tant de chaleur, qu'il étoit déja en sueur, quand il se presenta aux Juges, qu'il força par la vehemence de son action à luy accorder ce que

le premier n'avoit pû obtenir d'eux par ſes raiſons.

Toutes les fois que je penſe à cét évenement, je ne puis m'empêcher d'admirer les avantages que celuy, qui le rapporte, avoit dans l'une & dans l'autre partie de l'éloquence; & quoy que je le regarde comme le modele, que tous ceux qui veulent reuſſir en cét Art, ſe doivent propoſer, j'avouë qu'il me paroît inimitable; mais il peut ſervir d'exemple, pour montrer qu'une méme perſonne ſe peut rendre capable d'émouvoir & d'inſtruire; je dis s'en rendre capable, car je n'eſtime pas qu'on puiſſe naître propre à ces deux choſes, à ne conſiderer que ce qui ſe rencontre naturellement

en chacun, & je penſe que des deux talens qui ſervent à rendre un homme parfaitement éloquent, il y en a un qui ſe peut ſuppléer par l'étude, quand on a l'autre naturellement, mais cela n'eſt pas reciproque.

Et afin de mieux examiner cette difficulté, il faut remarquer que ceux qui ont la conception vive, ont ordinairement les paſſions violentes, parce qu'ils ont toutes les parties du cerveau fort deliées, & fort mobiles; mais ordinairement ils ont peu de mémoire; & s'ils trouvent aiſément les choſes, ils s'en ſouviennent fort difficilement: au contraire ceux qui ont les parties du cerveau plus groſſes & plus fixes,

conçoivent moins de choſes & moins aiſément ; d'ailleurs ils n'ont pas les paſſions ſi promptes ; mais en recompenſe ils retiennent plus long-temps, & les choſes & les paſſions.

Or il eſt aiſé de voir, que ces derniers ſont capables de parler, quand il ne s'agit ſimplement que d'inſtruire ; mais s'il faut ménager les eſprits, & ne leur faire ſçavoir certaines choſes qu'apres leur avoir inſpiré certaines paſſions ; ils n'en viendront jamais à bout: que ſi quelque-fois à force d'obſerver d'autres Orateurs, ou en liſant leurs Ouvrages, ou en les écoutant, ils en reconnoiſſent les adreſſes ; ils ne les peuvent imiter qu'en les

copiant dans des ſujets tous ſemblables à ceux que ces Orateurs ont traitté, ſans jamais rien produire qui ſoit original : quelquefois méme comme la memoire eſt toute leur force, ils empruntent juſques aux paroles de ceux qu'ils copient, & ſouvent ils nomment leurs Autheurs pour donner quelque poids aux choſes, qu'ils débitent ordinairement ſi mal à propos, & toûjours ſi froidement, qu'elles ſeroient inſupportables, ſi elles n'étoient ſoûtenuës de quelques noms reverez entre les grands hommes.

Des Orateurs de cette eſpece ont beau s'exercer, ils ne pourront tout au plus étre que de bons copiſtes d'une piece

toute entiere, mais ils n'auront jamais l'adreſſe de reünir pluſieurs traits de differents deſſeins, & moins encore celle d'en faire de nouveaux.

Au lieu que ceux qui ſont du tempérament contraire, ayant uneimagination vive & prompte, connoiſſent aiſément ce qu'il y a de fort & de foible dans un ſujet; ils diſcernent facilement ce qu'il faut expoſer, ou ce qu'il faut cacher; s'ils ſont obligez de tout dire, ils ſçavent prevenir les eſprits avant que de propoſer ce qui pourroit nuire à leur party ou déplaire à l'auditeur; & quand ils forment le deſſein de leurs diſcours, s'ils imitent d'autres Orateurs, ce n'eſt qu'autant que cela convient à leur ſujet;

& à vray dire, un homme de genie tombe plûtoſt dans les penſées des grands hommes qui l'ont precedé, parce que la raiſon luy ſuggere ce qu'elle leur a ſuggeré, que parce qu'il a leu leurs Ouvrages.

Il eſt vray que cette fecondité d'eſprit qui le fait aiſément concevoir & produire, peut-étre cauſe qu'il s'emporte trop en certaines choſes, où qu'il les arrenge mal, ou enfin qu'il ne les puiſſe retenir; mais ces defaux ne ſont pas ſans remedes.

On peut ſuppléer au premier en s'exerçant ſouvent à parler ſur les ſujets où l'on ſent qu'on s'emporte le plus aiſément, & en s'accoûtumant à ne point

paſſer

paſſer certaines bornes qu'on ſe preſcrit à ſoy-méme, ou qu'on ſe fait preſcrire par ſes amis; & il n'eſt pas difficile de ſe donner ce frein, depuis qu'une fois on connoît ſon emportement.

Pour remedier au ſecond inconvenient, il faut s'accoûtumer à deméler ſes penſées, & à les bien ordonner ſur tous les ſujets qu'on ſe propoſe de quelque nature qu'ils ſoient; & comme le biais de les expoſer eſt tres-different de celuy dont on les conçoit, il faut auſſi pour s'accoûtumer à bien dire ce que l'on ſçait, ſe demander ſouvent à ſoy-méme comment on expoſeroit une choſe ou une autre, ſi on y étoit obligé, de quelle maniere on traitte-

roit le méme ſujet devant un grand peuple, ou devant une aſſemblée moins tumultueuſe; ce que l'on en diroit devant des perſonnes puiſſantes & de reſpect, ou devant ſes égaux; de quelle figure on ſe ſerviroit ſelon les temps & les lieux; & pour rendre cette pratique plus utile, examiner quand d'autres ont parlé en public, en quoy ils ont bien reuſſi, & en quoy ils ont manqué; tâcher même, apres avoir trouvé la raiſon de leur manquement, à refaire les mêmes diſcours mieux qu'ils ne les ont faits, & continuer ces exercices juſques à ce qu'on ait accoûtumé ſon eſprit à bien digerer toutes ſortes de ſujets.

Quant au troiſiéme incon-

venient, qui eſt celuy de la memoire, comme elle ne peut étre fautive, qu'en ce qu'elle ne nous repreſente pas les choſes, ou en ce qu'elle ne nous repreſente pas les mots, on peut remedier à ſon premier defaut, en mettant les choſes dans un ordre ſi naturel, que l'une faſſe neceſſairement ſouvenir de l'autre par la liaiſon qu'elles auront enſemble; d'ailleurs aprés avoir formé le deſſein, & ordonné toutes les parties d'un diſcours, il faudra le rebattre ſouvent, afin de s'y accoûtumer.

Pour les mots, il ne faut pas craindre qu'ils ne viennent aiſément en la bouche, quand on aura les choſes preſentes à l'eſprit, pourveu qu'on ait fait

habitude de parler : & pour cela il faut s'imposer la necessité de parler sur toutes choses, s'accoûtumer en écrivant à les bien tourner, & choisir toûjours les matieres les plus difficiles ou les plus abstraites ; car lors qu'à force de chercher, on peut trouver des biais pour les faire entendre, on n'a presque pas de peine à trouver des paroles & des expressions dans tous les autres sujets plus ordinaires, & que les differentes necessitez de la vie rendent plus communs.

Apres avoir examiné combien l'éloquence dépend du tempéramment, & comment on peut le corriger ou le perfectionner par l'exercice ; il est bon ce me semble, de conside-

rer, qu'il n'y a rien de plus ennemy de la veritable éloquence, que le menſonge; & comme l'éloquence eſt un moyen, non ſeulement d'exprimer ce que nous penſons, mais auſſi d'obliger les autres à penſer comme nous, elle ne doit jamais être employée qu'à faire connoître la verité, ou bien à la faire ſuivre, & celuy qui s'en ſert pour exciter dans les autres des ſentimens injuſtes, ou pour leur faire croire des choſes fauſſes, commet la plus indigne de toutes les trahiſons. Car enfin, ſi la ſocieté ne s'entretient que par la Parole, n'eſt ce pas violer le droit le plus ſaint qui ſoit entre les hommes, que d'employer pour les jetter dans l'erreur, ou pour leur perſuader le mal, des ta-

lens qui ne doivent servir qu'à leur faire connoître ce qui est veritable ou ce qui est juste? si l'on y pensoit bien, on auroit plus de sincerité, sur tout quand on parle en public, où les moindres déguisemens peuvent toûjours avoir de perilleuses consequences: Au reste il me semble que pour s'accoûtumer à ne dire que la verité, c'est un puissant motif que de se representer souvent, que nous n'avons la facilité de nous expliquer, que parce que Dieu à qui nous devons nos pensées, & les mouvemens de nôtre langue, veut bien exciter les uns dés que nous voulons faire entendre les autres: Il me semble comme impossible, à qui fait souvent cette reflexion, de mentir; car enfin si nous som-

mes convaincus, que Dieu n'eſt ſujet ny à l'erreur, ny au menſonge, ny à l'iniquité qui le ſuit toûjours de ſi prés, comment oſerons-nous employer des ſignes & des voix, qui ne ſe forment que par ſa puiſſance, à faire ce qui luy déplaît le plus? J'admire qu'un Payen ait pû connoître cette verité juſques à dire qu'un homme ne pouvoit étre eloquent ſans étre homme de bien, & que nous ayons des ſentimens ſi contraires.

Mais pour ne méler icy la Morale qu'autant qu'elle convient à un diſcours de Phyſique, il eſt à propos d'examiner en cet endroit, d'où vient que non ſeulement l'Orateur doit étre homme de bien, mais méme

qu'il ne peut étre parfaitement eloquent, s'il n'a cette qualité; & cela n'eſt pas difficile à concevoir, car ſi l'on convient que pour étre parfaitement éloquent, il faut ſçavoir l'Art d'inſtruire les Auditeurs, & celuy de reprimer ou d'exciter leurs paſſions, ſelon qu'il eſt utile pour la fin qu'on ſe propoſe; il faut auſſi convenir qu'un Orateur qui dit le contraire de ce qu'il ſçait, ne doit pas trouver ſi aiſément des paroles pour l'exprimer, que s'il diſoit la verité, & ſi pour ne ſe point méprendre, il étudie ce qu'il doit dire, il faut avoüer que ſon diſcours, qui ne ſera que de memoire, ne pourra jamais avoir la grace ny la force, qu'a toujours celuy d'un homme, qui ayant apris à bien parler

parler, & disant ce qu'il pense, ne craint pas de se tromper.

D'ailleurs, il faut demeurer d'accord que si celuy qui n'est pas homme de bien, veut exciter dans les autres des mouvemens & des passions qui ne sont pas veritablement en luy, ce sera toûjours froidement qu'il exprimera ces passions étudiées; & si pour surmonter l'effet de cette contrainte, qui paroist quand un homme veut retenir ses mouvemens pour en feindre d'autres, il veut effacer tous les traits & les petits mouvemens, par lesquels son visage, ses yeux & son geste diroient le contraire de ce que ses paroles expriment, il faut qu'il fasse

de ſi grands efforts, que non ſeulement il pert cette grace, ſans laquelle on ne ſçauroit plaire ny perſuader, mais encor il ſe rend odieux, & loin d'exciter dans les autres les mouvemens qu'il n'a pas en luy-meſme, il fait horreur à tous ceux qui ſe perſuadent qu'il reſſent en effet la violence des paſſions dont il paroiſt agité.

En un mot, il eſt évident, qu'il y a naturellement un tel rapport entre les ſentimens des hommes, & les ſignes ou les paroles dont ils ſe ſervent pour les exprimer, que jamais une méme perſonne ne ſçauroit de ſi bonne grace dire un menſonge qu'une verité: & comme on ne peut étre bien élo-

quent, lors qu'on se contraint à dire ce qu'on ne pense pas, ou à témoigner ce qu'on ne ressent point; il est impossible d'être fort éloquent qu'on ne soit fort homme de bien, puis qu'il n'appartient qu'à l'homme de bien de dire naïvement ce qu'il pense; ses mouvemens sont si justes, qu'il n'est point obligé de les contraindre; d'ailleurs la verité qui accompagne toutes ses paroles, & cét amour de justice qui anime tous ses mouvemens, donnent tant de poids & de grace à son action, qu'il est comme impossible d'y resister; & sur tout, on se laisse facilement emporter aux mouvemens d'un homme que l'on croit vertueux, & dés que celuy qui parle a l'avantage d'exciter

dans les autres les mémes paſſions qu'il reſſent, comme il eſt bien toſt le maître de leur penſée, il rend bien-toſt leur jugement favorable à ſes pretenſions. Et puiſque nous voyons, que ceux qu'une ſemblable diſpoſition de corps rend ſujets à des mouvemens ſemblables, ont ordinairement les mémes ſentimens touchant les mémes choſes, il faut croire que le plus beau moyen de faire, que les autres ayent des ſentimens conformes à ceux que nous avons, eſt d'exciter en eux des mouvemens tout ſemblables aux nôtres : car enfin (& cela ne ſe peut trop repeter) tandis que nos ames demeureront unies à nos corps, tous nos mouvemens ſeront ſi bien d'accord avec nos ſenti-

mens, que jamais nous ne pourrons inſpirer les uns que par les autres.

Cette reflexion me fait penſer, que comme l'on peut concevoir des Eſprits qui ne ſoient pas unis à des corps, s'il y a de l'éloquence entr'eux, ce ne peut étre par le moyen des mouvemens, puis qu'ils n'en ſont pas capables: mais ſi l'on ſuppoſe que ces Eſprits ſoient dans cét état de liberté, qui fait qu'on peut ſe determiner à une choſe ou à l'autre, il eſt aiſé de concevoir que ſi l'un d'eux étant plus éclairé que d'autres, a quelque paſſion pour une choſe pour laquelle un pur Eſprit ſoit capable d'en avoir, par exemple pour ſa propre gloire, il pourra mettre les

penſées qu'il manifeſtera aux autres ſur ce ſujet, dans un ordre qui leur paroîtra ſi beau, qu'il pourra exciter en quelques-uns la méme paſſion qu'il reſſent ; & d'autre part (pour ſuivre le méme exemple) un Eſprit encore plus éclairé & mieux intentionné que le premier, pourra faire concevoir à ceux qui auroient pû tomber dans cette erreur, que la gloire ne pouvant appartenir qu'à la Souveraine puiſſance, c'eſt une folie d'y pretendre quand on n'eſt pas Dieu.

On pourroit concevoir en méme façon, comment de purs Eſprits ſe pourroient inſpirer divers ſentimens touchant toutes les choſes pour leſquelles ils

ſeroient capables d'avoir des paſſions, ſupposé, comme je l'ay dit, qu'ils fuſſent en état de choiſir l'un de deux partis.

Mais pour ne tirer de cette notion que ce qui peut ſervir à mon deſſein, il faut conſiderer, que s'il eſt beſoin à un homme pour parler, du mouvement des parties qui ſervent à la voix, & à celuy qui l'écoute, de l'ébranlement des parties qui ſervent à l'oüye; il n'eſt beſoin entre deux Eſprits, pour ſe communiquer leurs penſées, que de le vouloir: & comme on reconnoît que la penſée d'un homme ſe conçoit aiſément par un autre homme, dés que le premier a parlé, c'eſt à dire, dés que par des mouvemens qui ſervent à battre l'air, il a re-

mué l'oreille de celuy auquel il veut que ſa penſée ſoit connuë; il eſt aiſé auſſi de reconnoître, que ſi deux Eſprits qui ne dépendent point du corps dans leurs operations, ſe veulent découvrir leurs penſées, ils n'ont qu'à le vouloir; il y a ce me ſemble, bien moins de peine à concevoir l'un que l'autre (ainſi que je l'ay déja remarqué) car dans la parole il y a deux choſes, ſçavoir la volonté de communiquer ſes penſées, & les mouvemens par leſquels on les communique: or ces mouvemens ont ſi peu de rapport par eux-mémes avec les penſées, qu'il eſt étonnant de voir comment la penſée peut étre ſi bien unie au mouvement, que l'un ſoit une occaſion de connoître l'autre,

au lieu que dans la manifestation que deux Esprits se font de leurs pensées, il n'est besoin que de la volonté de les communiquer, & les Esprits étant de méme nature, il est évident qu'une pensée peut étre plus aisément l'occasion d'une autre pensée, que le mouvement.

Au reste, ce qui se dit de la communication de deux purs Esprits, se doit dire de la communication, qui peut étre entre un Esprit uny à un corps, & un Esprit qui n'y est pas uny: car enfin ce qui fait que deux hommes ne se peuvent communiquer leurs pensées sans mouvemens, c'est qu'ils ont des corps, & que l'un ne peut étre averty par l'autre, qu'à l'occasion des mouvemens du

corps auquel ſon ame eſt unie; mais ſi l'on ſuppoſe que l'un des Eſprits n'ait point de corps, il pourra ſe rendre preſent par ſes penſées mémes à celuy qui aura un corps, comme à celuy qui n'en aura pas, & reciproquement l'Eſprit qui ſera uny à un corps, pourra ſans le ſecours de la voix, exprimer ſes penſées à tout Eſprit qui n'aura point de corps.

Cependant nous ſommes ſi accoûtumez à juger de toutes choſes, par celles que nous voyons, que voyant les hommes uſer de la voix, & s'entendre fort aiſément, nous jugeons temerairement qu'il ſeroit bien difficile à deux Eſprits de ſe communiquer leurs penſées; quelques-uns méme eſti-

ment qu'il eſt impoſſible, qu'un Eſprit qui n'a point de corps (par exemple un Ange) communique avec nous ; mais il eſt évident que cela ne vient que de la precipitation de nôtre eſprit, qui ne fait pas de reflexion ſur ce qui luy arrive dans la communication qu'il a avec l'eſprit d'un autre homme. Car s'il conſideroit, que le battement de l'air & les autres choſes, qui ſervent à luy faire concevoir la penſée de celuy qu'il entretient, n'ont rien de ſemblable à cette penſée ; il s'étonneroit plus de ce qu'il l'entend, qu'il ne s'étonne quand on luy veut perſuader que deux Anges ſe parlent, ou méme qu'un Ange peut communiquer avec nous, ſans ſecours de la voix.

Je ne puis en cét endroit, m'empêcher de faire remarquer, combien la reflexion que nous faisons sur ce qui se passe en nous, est capable de nous faire bien juger de ce qui se fait ailleurs, ou du moins de ce qui s'y peut faire; & l'exemple que je tire de la maniere dont nous communiquons avec les hommes, est si propre à faire concevoir ce qui se pourroit passer entre les Esprits qui n'auroient pas de corps, comme nous en avons, & méme entre ces Esprits & nous; que si l'on examine bien la chose, on ne trouvera point d'autre difference entre l'une de ces communications & l'autre, sinon que la communication qui est entre les hommes est la

plus mal-aisée à concevoir, à cauſe qu'elle ſe fait par le moyen des mouvemens qui ſont tout-à-fait differens des penſées ; & que celle que nous pouvons avoir avec de purs Eſprits eſt moins ſenſible, parce qu'elle ſe fait ſans aucun de ces mouvemens, qui nous rendent comme ſenſibles les penſées des hommes, dont la voix frappe nos oreilles.

Auſſi eſt-ce peut-étre la cauſe pour laquelle nous aprenons, que quand des Eſprits ont voulu donner des avis importans à quelques hommes, ils ont emprunté des corps, & qu'ils ont formé des voix ſemblables à celles des hommes. Mais ces choſes extraordinaires ne doivent pas empêcher

de concevoir que naturellement nous pouvons communiquer avec de purs Eſprits plus facilement qu'avec les hommes. De ſorte que ſi la Foy nous propoſe qu'il y a des Eſprits qui ne ſont point unis à des corps, & que celuy qui les a creés comme nous, leur ayant commis le ſoin de nôtre conduitte, ils ſont toûjours preſents à nôtre eſprit pour le diriger ſans le contraindre, il n'y a rien en cela qui ſoit au deſſus des choſes que nous penſons le mieux ſçavoir ; car enfin, comme nous concevons que la communication entre deux hommes ſe fait par la parole, c'eſt à dire, par une volonté d'exprimer ce qu'ils penſent, & par des mouvemens qui répondent à cette

volonté, nous pouvons auſſi concevoir ce me ſemble, que celle de deux Eſprits ſe peut faire par la ſeule volonté de ſe manifeſter, & que ſi un pur Eſprit communique avec un homme, encore que ce ſoit d'une façon moins ſenſible que ne ſont les paroles ordinaires; c'eſt toutesfois d'une maniere intelligible, qui peut luy donner inſenſiblement les penſées dont il a beſoin pour ſa conduite, & en un mot l'inſpirer: De méme nous concevons aiſément, que Dieu qui fait que nos eſprits agitent des corps, peut (s'il eſt neceſſaire) donner à un Ange le méme pouvoir pour ſe faire entendre par la parole.

Enfin, pour peu que nous

examinions les penſées de ces grands Perſonnages admirez dans l'Egliſe, pour la ſainteté de leur vie, & pour la pureté de leur doctrine, nous en trouverons tant au de-là de celles que l'entretien des hommes leur a pû donner, & nous verrons qu'ils ſçavoient des choſes tellement au deſſus de la nature, qu'il ne nous eſt pas permis de douter qu'ils n'ayent eu communication avec d'autres Eſprits qu'avec les hommes qui nous parlent tous les jours; & comme on ne ſçauroit trop faire de reflexion ſur de ſemblables ſujets, je croy ne me pouvoir trop repeter à moy-méme ces dernieres veritez.

Je vois maintenant, ce me ſemble

ſemble ce que l'on doit entendre proprement par le mot d'inſpiration, & je croy ne me point tromper, quand je dis que c'eſt par ce moyen ſeulement, que nous peuvent venir ces penſées, qui n'ont point de rapport à toutes celles, qui ne ſont naturellement en nôtre ame, que parce que nous avons un corps.

Secondement, je vois, que nous ne connoiſſons pas plus les eſprits de tous les hommes qui nous parlent, quand ils nous inſpirent leurs ſentimens, que ces purs Eſprits que je tiens capables de nous en inſpirer de meilleurs; & comme les nouvelles penſées, qui nous viennent par l'entretien que nous avons avec les hommes,

ſont un aſſeuré témoignage à chacun de nous, qu'ils ont un eſprit comme le nôtre, nous devons prendre les nouvelles penſées qui nous viennent, ſans que nous en puiſſions trouver la cauſe en nous-mémes, ny l'attribuer à l'entretien des hommes, pour un aſſeuré témoignage qu'il y a encore d'autres Eſprits, qui nous les peuvent inſpirer.

Je connois méme, que la coûtume de concevoir les penſées des autres hommes par les geſtes & par la voix, fait que cette maniere nous affecte davantage, que les choſes qui nous ſont inſpirées ſans cela; mais quand j'y prens garde de prés, je voy que nous ne connoiſſons pas davantage l'eſprit

des hommes qui nous parlent, qne les Eſprits qui nous inſpirent : vn peu d'air pouſſé par les poulmons de celuy qui nous entretient, frappant nos oreilles, excite à l'occaſion de l'ébranlement du cerveau, des ſons en nôtre ame, & en méme temps les idées que nous avons jointes à ces ſons; mais en verité, ny cét air pouſſé, ny tout ce qui paſſe dans le corps de celuy qui nous parle, n'eſt ſa penſée; & ſi nous avons quelque raiſon de croire qu'il ait des penſées, c'eſt à cauſe ſeulement que nous éprouvons qu'il en excite en nous de nouvelles : Or ſi toute la raiſon que nous avons de croire qu'il y a des eſprits unis aux corps des hommes qui nous parlent, eſt qu'ils nous don-

nent ſouvent de nouvelles penſées que nous n'avions pas, ou qu'ils nous obligent à changer celles que nous avions ; pouvons-nous douter, lors qu'il nous vient de nouvelles penſées qui ſont au deſſus de nos lumieres naturelles, & contraires aux ſentimens que le corps peut exciter en nous ; pouvons-nous, dis-je, lors que des hommes ne nous les inſpirent pas, douter qu'elles ne nous ſoient inſpirées par d'autres Eſprits ? Encore un coup, je n'eſtime pas que cela ſe puiſſe raiſonnablement, & la coûtume que nous avons d'en recevoir par l'entremiſe de la parole, qui eſt une maniere ſenſible, ne nous doit point faire méconnoître celles qui nous ſont inſpirées par une

voye differente de celle des ſens.

Je connois auſſi que s'il nous eſt libre de cacher nos penſées, tandis que nôtre ame eſt unie à un corps, nous aurions la méme liberté, ſi elles en étoient ſeparées, & qu'en quelque façon, elle ſeroit plus grande encore, puiſque ſouvent lors que nous parlons à une perſonne, les ſignes & les voix par leſquelles nous nous exprimons, peuvent étre aperceûs ou entendus par un tiers, à qui nous ne voulons pas découvrir nos penſées; au lieu qu'un pur Eſprit, qui n'eſt point obligé de ſe ſervir de ces moyens exterieurs, peut manifeſter ſes penſées à l'eſprit qu'il en veut informer, ſans

qu'un autre les connoiſſe.

En effet, en l'état où nous ſommes maintenant, pour découvrir nos penſées, nous ne faiſons autre choſe que le vouloir, & bien que ce vouloir ſoit joint à des mouvemens, qui ne manquent point d'être en certaines parties de nôtre corps, ſi-toſt que nous en avons beſoin, pour ſignifier nos penſées; neanmoins nos ames ne ſont point cauſe de ces mouvemens (ſuivant ce qui eſt montré dans le quatriéme diſcours) & elles ne font autre choſe pour s'exprimer, que de le vouloir; de ſorte que ſi tandis qu'elles ſont unies à nos corps, nous ne pouvons exprimer les penſées qui nous viennent, qu'en remuant la

langue, le goſier, & la bouche, c'eſt par la neceſſité que cette union nous impoſe ; mais ſitoſt qu'il n'y auroit plus une ſemblable neceſſité d'emprunter des mouvemens pour exprimer ce qu'on penſe, on n'auroit plus pour le faire concevoir à d'autres eſprits, qu'à vouloir qu'ils le connuſſent, & pour le cacher, on n'auroit qu'à ne vouloir pas qu'il leur fuſt connu.

J'ay expliqué ailleurs les raiſons, par leſquelles il paroît que toute l'action de l'Ame conſiſte à vouloir ; & je penſe avoir aſſez montré que tout ce qui dépend d'elle, eſt de ſe déterminer à une choſe ou à l'autre, pour n'avoir pas beſoin de rien repeter icy de tout

ce que j'ay dit ſur ce ſujet: mais il eſt bon de remarquer en cét endroit, que bien que Dieu ne nous faſſe pas concevoir la ſubſtance de nos Eſprits mémes, ny comment ils veulent, c'eſt à dire, comment ils ſe determinent; neanmoins nous connoiſſons clairement que nous avons un Eſprit, & que nôtre Eſprit a le pouvoir de ſe determiner: Or comme nous ſommes aſſeurez que nous ne diſons nos penſées, que quand il nous plaiſt, nous devons croire que ſi nous étions en état de n'avoir plus beſoin des ſignes ny de la voix, nous pourrions par nôtre ſeule volonté découvrir ou cacher nos penſées.

Nous devons auſſi nous reſ-

ſouvenir

ſouvenir, qu'il n'eſt pas plus difficile de concevoir, que nous fiſſions alors appercevoir nos penſées à d'autres Eſprits, que de concevoir, que l'Eſprit d'un autre homme apperçoive dans l'état preſent, ce que nous penſons, quand nous l'exprimons par la voix, ou par les ſignes.

Au reſte, quand je dis que des Ames affranchies du corps pourroient ſe cacher ou ſe manifeſter leurs penſées, cela ſe doit entendre, ſi elles avoient le méme ſujet de cacher leurs penſées, qu'elles ont en l'état preſent; mais il eſt apparent, que ſi elles doivent étre bienheureuſes, comme elles n'auront des penſées que pour la gloire de leur Autheur, elles

voudront que tous les Esprits les connoissent ; & que si elles perdent pour jamais sa grace, elles n'auront que des pensées, qui devant servir à publier les effets de sa justice, seront connuës à tous les Esprits.

Enfin, nous devons nous ressouvenir, que suivant ce que j'ay expliqué de l'action des ames & des corps dans le cinquiéme discours de la premiere partie, nous disons qu'une Ame agit sur une autre Ame, toutes les fois que l'une a des pensées nouvelles à l'occasion de l'autre ; de méme que nous disons, qu'un corps agit sur un autre Corps, toutes les fois que cét autre Corps reçoit quelque changement à son occasion ; & comme j'ay montré

qu'un Corps ne donne jamais le mouvement à un Corps, mais ſeulement, que leur rencontre eſt une occaſion à la Puiſſance divine, qui mouvoit l'un, de s'appliquer à l'autre ; il faut concevoir auſſi, que dés qu'une Ame veut faire connoître à une autre Ame ce qu'elle penſe, cela arrive, parce que Dieu fait que ſuivant cette volonté de la premiere, la ſeconde le connoît : & de méme que la volonté que nous avons, que nôtre Corps ſoit mû, ne le fait pas mouvoir, mais eſt ſeulement une occaſion à la premiere Puiſſance de le mouvoir au ſens que nous deſirons qu'il ſoit mû ; auſſi la volonté que nous avons qu'un Eſprit connoiſſe ce que nous penſons, eſt une occaſion à cette Puiſ-

ſance, de faire que tout ſe diſpoſe de ſorte, que cét Eſprit l'apperçoive.

Delà il reſulte neceſſairement, qu'il eſt auſſi impoſſible à nos Ames d'avoir de nouvelles perceptions ſans Dieu, qu'il eſt impoſſible au Corps d'avoir de nouveaux mouvemens ſans luy; & d'ailleurs il eſt évident, que nos Ames qui dépendent de luy pour leur eſtre, & pour leur conſervation, n'en dépendent nullement pour l'uſage de leur volonté, dont il laiſſe la determination toute libre: Et j'oſe avancer comme une choſe, qui paroîtra manifeſte à tout homme de bon ſens, qui la voudra conſiderer attentivement, que comme le Corps eſt une ſubſtance, à qui l'éten-

duë convient naturellement, ſi bien que quant aux effets phyſiques il ceſſeroit d'étre Corps, s'il ceſſoit d'étre étendu ; de méme l'Eſprit eſt une ſubſtance, à qui le pouvoir de ſe déterminer de ſoy-méme convient ſi naturellement, qu'il ceſſeroit d'étre Eſprit, s'il ceſſoit de vouloir ; & Dieu l'a fait de cette ſorte, pour en étre aimé. Ce qui paroît ſi évidemment, que quand il ne l'auroit pas declaré par tant de témoignages miraculeux de ſa tendreſſe, qui va juſqu'à nous demander nôtre cœur, c'eſt à dire nôtre amour ; nous devrions étre tres-perſuadez qu'il a voulu étre l'objet de nôtre volonté dés ce monde, par cette ſeule conſideration, qu'il n'y a point d'objet ſi grand

qu elle ne puiſſe embraſſer.

Quant au pouvoir de connoître, peut-étre ne nous l'a-t'il pas donné auſſi grand, du moins en ce Monde. Mais il eſt certain, que nous avons aſſez de connoiſſance, pour ne pouvoir manquer, ſi nous uſons bien de nos lumieres, & du pouvoir que nous avons de ne juger de rien, qu'apres l'avoir bien connu. Car enfin, Dieu nous donne toutes les lumieres dont nous avons beſoin; nous avons des idées tres-diſtinctes, pour connoître les choſes de la nature, autant qu'il eſt utile de les connoître, puiſque nous pouvons lors que nous uſons de prudence, diſcerner en quoy chacune nous eſt utile ou dommageable; &

bien que ſ
déſja rema
donne pas
noître la ſu
neanmoins
ſi bien en qu
vent nuire
pour en bie
qu'à le vou

Pour cell
ſus de la Na
ſurpaſſent
connoiſſanc
avons des
ctes, des rai
nous ne ſça
voir, & de
quelles nou
Car ſi d'u
la foy nous
ve des choſ
lumieres na

bien que ſuivant ce que j'ay déſja remarqué, il ne nous donne pas l'avantage de connoître la ſubſtance des choſes, neanmoins, il nous découvre ſi bien en quoy elles nous peuvent nuire ou profiter, que pour en bien uſer nous n'avons qu'à le vouloir.

Pour celles, qui ſont au deſſus de la Nature, bien qu'elles ſurpaſſent infiniment nôtre connoiſſance; neanmoins nous avons des notions tres-diſtinctes, des raiſons pour leſquelles nous ne ſçaurions les concevoir, & des raiſons pour leſquelles nous les devons croire. Car ſi d'un côté dans ce que la foy nous enſeigne, il ſe trouve des choſes au deſſus de nos lumieres naturelles; nous avons

d'ailleurs des signes si évidens de l'obligation que nous avons de soûmettre nôtre Esprit à l'authorité qui nous les propose, & de si grandes convictions de ne pouvoir comprendre tout ce qui est, que nous avons sujet de prendre tout ce qui nous est dit de cette part, pour des veritez infaillibles, en un mot, pour des notions que nous tenons de la Grace, & desquelles aussi bien que de celles que nous tenons de la Nature, nous pouvons tirer toutes les conclusions, qui peuvent servir à regler nôtre croyance, & la conduite de nôtre vie, en sorte que nous sommes coupables, lors que par precipitation ou par opiniâtreté, nous nous écartons de ces regles.

Mais

Mais ſans m'appliquer à la conſideration de toutes les grandes veritez, qu'on pourroit deduire de tout ce Diſcours, je penſe le devoir finir, puiſque j'ay conſideré toutes les diverſes manieres dont les penſées ſe peuvent communiquer, qui eſt proprement ce qu'on apelle parler, & ce que je m'étois propoſé d'examiner.

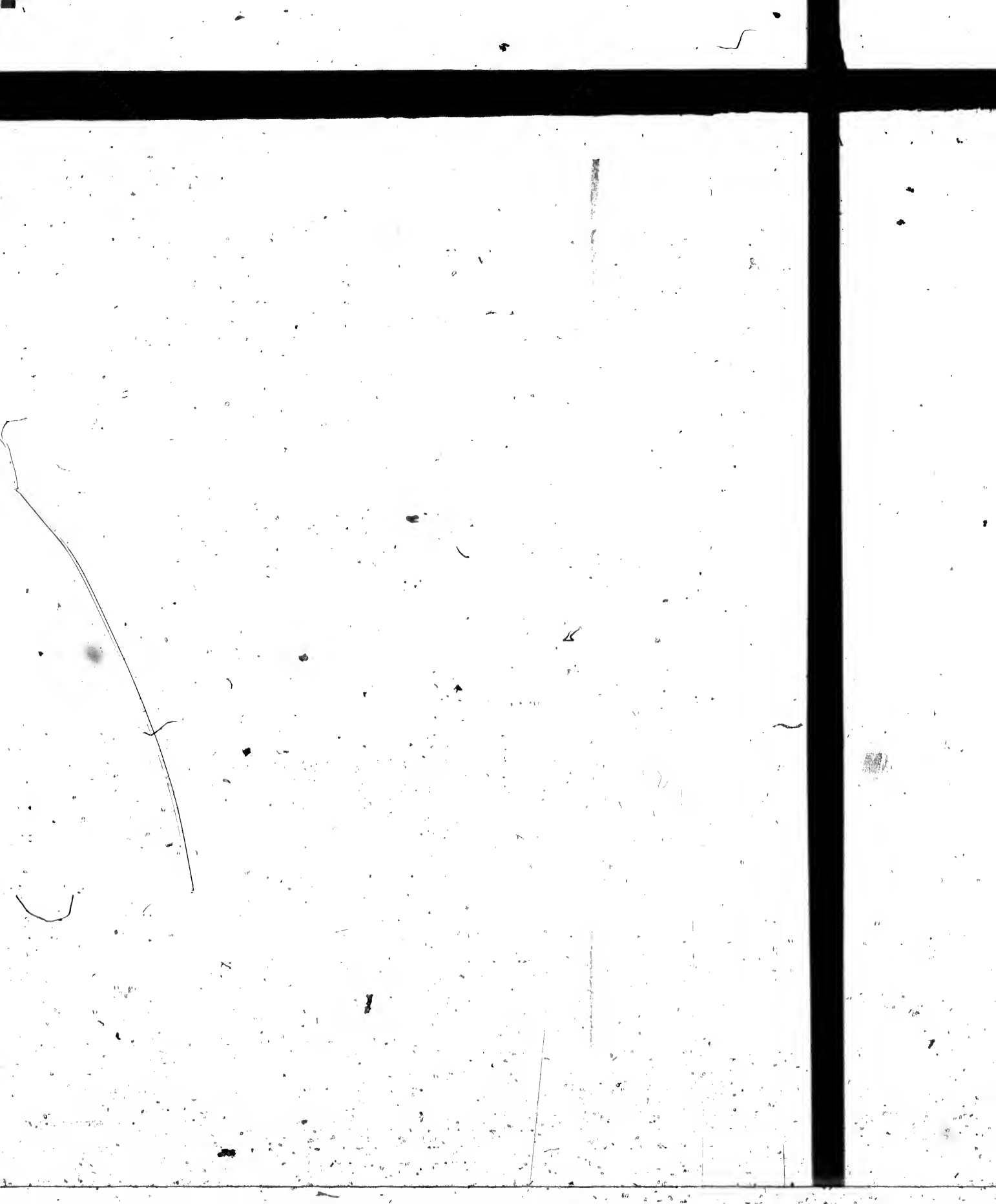
FIN.

Fautes ſurvenuës à l'Impreſſion.

PAge 24. *ligne* 1. certain mouvement. *liſez*, certains mouvemens. p. 25. *l.* 13. en les joignant à d'autres, *liſez*, en joignant ces penſées à d'autres mouvemens. p. 26 on a mis. 62 *l.* 15. des yeux & de toutes, *liſez*, des yeux & à toutes. p. 30 *l.* 22. & qui me feroient croires, *liſez*, & qui me feſoient croire. p. 37 *l.* 20. jugé qu'il ſentoit, *liſez*, jugé que cet homme ſentoit. p. 46 *l.* 8. pouveu, *liſez*, pour peu. p. 64 *l.* 4. les paroles, *liſez*, les mots. p. 70 *l.* 2. ſes ſons, *liſez*, ces ſons. *l.* 13. appellée, *liſez*, appellé p. 190 *l.* 15. ajuſtées, *liſez*, ajuſtés. p. 102 *l.* 3. les chants ou, *liſez*, les chants étrangers, ou. p. 103 *l.* 1. & 6. à méme tems. *liſez* en meſme temps p. 105 *l.* 1. les petits, *liſez*, les eſprits. p. 129 *l.* 11. prononce, *liſez*, forme. p. 144. *l.* 13. paroles, *liſez*, mots. p. 146 *l.* 14. que la facilité, *liſez*, que vient la facilité. p. 186 *l.* 18. que la choſes, *liſez*, que les choſes. A la 1. page de la Preface à la penultiéme lig. axact, *liſez*, exact.

EXTRAICT DV *Privilege du Roy.*

PAr grace & Privilege du Roy, donné à saint Germain en Laye, le 8. jour d'Avril 1668. signé COVPRAY. Il est permis à Florentin Lambert Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter un livre intitulé, *Discours Physique de la Parole*, & ce en telle marge ou caractere, que bon luy semblera, pendant le temps & espace de sept ans, à comter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et deffenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, d'imprimer ledit livre, sans le consentement dudit Lambert, à peine de confiscation des Exemplaires, de tous dépens, dommages & interests, & de cinq cens livres d'amande, ainsi qu'il est plus au long porté dans ledit Privilege.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 18. May 1668.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 29. Avril 1668.
Signé TIERRY, adjoint du Sindic.